

# LORENZACCIO

D'après Alfred de Musset et George Sand

Adaptation et mise en scène

**Michel Belletante**

*Assistante à la mise en scène*

**Lucile Jourdan**

*CREATION LUMIERES ANDREA ABBATANGELO MUSIQUE ORIGINALE ET DIRECTION  
MUSICALE PATRICK NAJEAN COSTUMES ANNE DUMONT MAQUILLAGES KATHY KUHN  
CREATION VIDEO BENJAMIN NESME GENERIQUE YANN CAPY*

**AVEC**

STEEVE BRUNET : **PIETRO STROZZI, GIOMO** □

RENAUD DEHESDIN : **CARDINAL CIBO** □

THIBAUT DELOCHE : **SCORONCOLO, TEBALDEO, MAFFIO**

THOMAS DI GENOVA : **LORENZO** □

FLORIANE DURIN : **CATERINA** □

LEO FERBER : **MARIA** □

CARL MICLET : **SALVIATI, LE PRIEUR, LE MARCHAND**

GILLES NAJEAN : **FILIPPO STROZZI**

PHILIPPE NESME : **LE DUC** □

MARIANNE POMMIER : **LA MARQUISE CIBO**

PIERRE TARRARE : **L'ORFEVRE, DON MAURIZIO**

FREDERICK MICLET, □ LAURENT PEJU : **MUSICIENS**

**Une Création *Théâtre et Compagnie*** □

**COPRODUCTION THEATRE DE VIENNE / THEATRE DU VELLEIN - C.A.P.I. /**

# ACTE I

## SCENE 1

FILIPPO — Il faut nous délivrer des Medici, Lorenzo. Tu es un Medici toi-même, mais seulement par ton nom... Si tu as jamais été quelque chose d'honnête, sois-le aujourd'hui. Dix nouveaux citoyens bannis !

LORENZO — Oui, oui, je sais cela

FILIPPO — C'est tout ce que tu trouves à dire ? Es-tu dedans comme dehors une vapeur infecte ?

LORENZO — Ne me parle pas sur ce ton !

FILIPPO — Toi qui m'as parlé d'une liqueur précieuse dont tu étais le flacon...

LORENZO — Je suis précieux pour vous, car je tuerai ALESSANDRO.

FILIPPO — Toi ?

LORENZO — Moi, demain ou après-demain. Rentrez chez vous et je vous répète que d'ici à quelques jours il n'y aura pas plus d'ALESSANDRO de Medici à Florence qu'il n'y a de soleil à minuit.

FILIPPO — Tu es notre Brutus, si tu dis vrai.

LORENZO — Je me suis cru Brutus, mon pauvre FILIPPO ; maintenant, je connais les hommes, et je te conseille de ne pas t'en mêler.

FILIPPO — Pourquoi ?

LORENZO — Je me suis réveillé de mes rêves, rien de plus. Je te dis le danger d'en faire. Je connais la vie, et c'est une vilaine cuisine, sois en persuadé. Ne mets pas la main là-dedans, si tu respectes quelque chose.

FILIPPO — Toutes les maladies se guérissent Lorenzo ; et le vice aussi est une maladie.

LORENZO — Il est trop tard. Le vice a été pour moi un déguisement ; maintenant il est collé à ma peau. Profite de moi, FILIPPO : voilà ce que j'ai à te dire : ne travaille pas pour ta patrie. □

FILIPPO — La République, il nous faut ce mot là. Puisque les peuples se lèvent quand il traverse l'air... Mon intention est d'en appeler au peuple, et d'agir ouvertement.

LORENZO — Prends garde à toi, FILIPPO, celui qui te le dit sait pourquoi il le dit. Prends le chemin que tu voudras, tu auras toujours affaire aux hommes.

FILIPPO — Je crois à l'honnêteté des républicains.

LORENZO — Je te fais un pari. Je vais tuer ALESSANDRO ; une fois mon coup fait, si les républicains se comportent comme ils le doivent, il leur sera facile d'établir une république, la plus belle qui ait jamais fleuri sur la terre. Qu'ils aient pour eux le peuple, et tout est dit. Je te gage que ni eux ni le peuple ne feront rien. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas t'en mêler. Laisse-moi faire mon coup ; garde-moi le secret, même avec tes amis, c'est tout ce que je demande. Tu as les mains pures, et moi, je n'ai rien à perdre.

FILIPPO — Fais-le, et tu verras. **Musique**

## SCENE 2

LE DUC — Qu'elle se fasse attendre encore un quart d'heure, et je m'en vais. □

LORENZO — Patience, Altesse, patience. □

LE DUC — Elle devait sortir de chez sa mère à minuit ; il est minuit, et elle ne vient pourtant pas. □

LORENZO — Si elle ne vient pas, dites que je suis un sot, et que sa vieille mère est une honnête femme. □

LE DUC — Entrailles du pape ! Avec tout cela je suis volé d'un millier de ducats. □

LORENZO — Nous n'avons avancé que la moitié. Je réponds de la petite. Deux grands yeux languissants, cela ne trompe pas. Quel trésor que celle-ci ! La débauche à la mamelle ! Tout ce qui peut faire passer une nuit délicieuse à Votre Altesse ! Une jeune chatte qui veut bien des confitures, mais qui ne veut pas se salir la patte. Proprette comme une Flamande ! La médiocrité bourgeoise en personne. Pas d'éducation solide ; pas de principes, rien qu'un léger vernis ; mais quel flot violent d'un fleuve magnifique sous cette couche de glace fragile, qui craque à chaque pas ! Jamais arbuste en fleurs n'a promis de fruits plus rares, jamais je n'ai humé dans une atmosphère enfantine plus exquise odeur de courtisane. □

LE DUC — Sacrebleu ! □

GIOMO — Allons chez elle, monseigneur. Puisqu'il ne s'agit que d'emporter une fille qui est à moitié payée, nous pouvons bien taper aux carreaux. □

LE DUC — Viens par ici, le Hongrois a raison. **Musique** □

SALVIATI — La jolie jambe, chère fille ! Tu es un rayon de soleil, et tu as brûlé la moelle de mes os. □

LUISA — Seigneur, ce n'est pas là le langage d'un chevalier. □

SALVIATI — Quels yeux tu as, mon cher cœur ! Quelle belle épaule à essuyer, tout humide et si fraîche ! Que faut-il te donner pour être ta camériste cette nuit ? Le joli pied à déchausser ! □

LUISA — Tais toi, Salviati. □

SALVIATI — Non, par le corps de Bacchus ! Jusqu'à ce que tu m'aies dit quand nous coucherons ensemble. □

UN MASQUE (LORENZO) — La petite Strozzi s'en va rouge comme la braise ; vous l'avez fâchée, Salviati. □

SALVIATI — Baste ! Colère de jeune fille est pluie du matin... □

UN MASQUE (LORENZO) — Giulio, je ne sais pas si tu sais que c'est la fille de FILIPPO Strozzi, la sœur d'un prieur...

SALVIATI — Je le sais très bien ; toutes les femmes sont faites pour coucher avec les hommes, et sa sœur peut bien coucher avec moi. Crois-tu que toute la vertu de Florence s'est réfugiée chez les Strozzi ? Ecarquille les yeux tant que tu voudras, tu ne me feras pas peur. **Musique**

MAFFIO — Qui est là ? Qui êtes-vous ? Holà ! Arrêtez ! (*Il tire son épée.*)

GIOMO — Honnête rustre, nous sommes tes amis. □

MAFFIO — Gabriela ! Gabriela ! Où vas-tu ?

GIOMO — Ta sœur est dénichée, brave canaille.

MAFFIO — Défends-toi, assassin que tu es ! □

GIOMO — Halte-là ! Maître sot, pas si vite ! □

MAFFIO — ô honte ! ô excès de misère ! S'il y a des lois à Florence, si quelque justice vit encore sur la terre, par ce qu'il y a de vrai et de sacré au monde, je me jetterai aux pieds du duc, et il vous fera pendre tous les deux. □

GIOMO — Aux pieds du duc ? □

MAFFIO — Oui, oui, je sais que les gredins de votre espèce égorgent impunément les familles. Mais si je meurs, entendez-vous, je ne mourrai pas silencieux comme tant d'autres. Si le duc ne sait pas que sa ville est une forêt pleine de bandits, pleine d'empoisonneurs et de filles déshonorées, en voilà un qui le lui dira. Ah ! Massacre ! Ah ! Fer et sang ! J'obtiendrai justice de vous. □

GIOMO — Faut-il frapper, Altesse ? □

LE DUC — Allons donc ! Frapper un pauvre homme ! Va te recoucher, mon ami ; nous t'enverrons demain 90 ducats. □

MAFFIO — C'est le duc ALESSANDRO de Medici ? □

GIOMO — Lui-même, mon brave rustre. Ne te vante pas de sa visite si tu tiens à tes oreilles. (*II sort.*) **Musique**

### SCENE 3

L'ORFEVRE — *bâillant*. Au diable leur noce ! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. □

LE MARCHAND — Hé, hé, père Mondella, ni ma femme non plus. On est dans son lit bien tranquille, et on se dit : Hé ! Hé ! Ce sont mes étoffes qui dansent, mes belles étoffes du bon Dieu... Que Dieu protège Son Altesse !

L'ORFEVRE — Il en danse plus d'une qui n'est pas payée, voisin ; ce sont celles-là qu'on arrose de vin et qu'on frotte sur les murailles avec le moins de regret. □

LE MARCHAND — Il paraît que la Nasi est une belle gaillarde, et que le Martelli est un heureux garçon.

L'ORFEVRE — Danser encore à l'heure qu'il est ! Faire du jour la nuit, et de la nuit le jour, c'est un moyen commode de ne pas voir les honnêtes gens. Une belle invention aussi, ma foi, que des uniformes à la porte d'une noce ! Regardez, il en sort tous les jours de nouveaux, de ces chiens d'Allemands, de leur damnée forteresse.

LE MARCHAND — Décidément la cour est une drôle de chose, père Mondella.

L'ORFEVRE — La Cour ! Le peuple la porte sur son dos, voyez-vous ! Florence était une bonne maison bien bâtie, les palais de nos grandes familles en étaient les colonnes égales ; mais deux architectes mal avisés ont gâté l'affaire, je vous le dis en confidence, c'est le pape et l'empereur Charles Quint. □ Ils ont choisi une des colonnes, celle de la famille Medici, pour en faire un clocher ! Les Allemands de l'Empereur s'y sont installés comme des rats dans un fromage ; et de là ils ont l'œil sur nous tous.

LE MARCHAND — Il y a déjà eu une émeute en ville ! □

L'ORFEVRE — Presque rien. Quelques pauvres jeunes gens, qui croyaient que l'exaltation tient lieu de génie, ont été tués sur le vieux marché. □

LE MARCHAND — Quelle pitié pour les autres familles ! □

L'ORFEVRE — Voilà des malheurs inévitables. Que voulez-vous que fasse la jeunesse d'un gouvernement comme le nôtre ? Le pape et l'empereur ont accouché d'un bâtard qui a droit de vie et de mort sur nos enfants, une moitié de Medici, fait pour être garçon boucher ou valet de charrue, qui couche dans le lit de nos filles, boit nos bouteilles, casse nos vitres mais ne pourrait même pas nommer sa mère et même on le paye pour cela. Les Medici gouvernent les autres familles grâce à ces allemands qui se promènent sur la plate-forme... □

LE MARCHAND — Peste ! Peste ! Comme vous y allez ! Vous avez l'air de savoir tout cela par cœur ; il ne ferait pas bon dire cela dans toutes les oreilles, voisin Mondella. □

L'ORFEVRE — Et quand on me bannirait comme tant d'autres ! On vit à Rome aussi bien qu'ici. Que le diable emporte la noce, ceux qui y dansent et ceux qui la font ! **Musique**

### SCENE 4

LA MARQUISE — Adieu, Laurent ! Revenez, revenez... □

LE CARDINAL — Marquise, ne dirait-on pas que mon frère part pour la Palestine ? Il ne court pas grand danger dans ses terres, je crois. □ N'est-ce pas aujourd'hui que vous m'avez demandé d'entendre votre confession, marquise ?

LA MARQUISE — Dispensez m'en, cardinal. Ce sera pour ce soir, si votre Eminence est libre, ou demain, comme elle voudra. □

LE CARDINAL — Si les regrets étaient permis à un fidèle serviteur de Dieu, j'envierais le sort de mon frère. Un si court voyage, si simple, si tranquille ! Une absence d'une semaine, et tant de tristesse, une si douce tristesse, veux-je dire, à son départ ! Heureux celui qui sait se faire aimer ainsi après sept années de mariage ! N'est-ce pas sept années, marquise ? □

LA MARQUISE — Oui, cardinal, mon fils a six ans. □

LE CARDINAL — Etiez-vous hier à la noce des Nasi ? □

LA MARQUISE — Oui, j'y étais. □

LE CARDINAL — Et le duc en religieuse ? □

LA MARQUISE — Pourquoi le duc en religieuse ? □

LE CARDINAL — On m'avait dit qu'il avait pris ce costume ; il se peut qu'on m'ait trompé.

LA MARQUISE — Il l'avait en effet. Ah ! Malaspina, nous sommes dans un triste temps pour toutes les choses saintes ! □

LE CARDINAL — On peut respecter les choses saintes, et, dans un jour de folie, prendre le costume de certains couvents, sans aucune intention hostile à la sainte Eglise catholique. □

LA MARQUISE — L'exemple est à craindre, et non l'intention, je ne suis pas comme vous ; cela m'a révoltée. Il est vrai que je ne sais pas bien ce qui se peut et ce qui ne se peut pas, selon vos règles mystérieuses. Dieu sait où elles mènent ! □

LE CARDINAL — Bon, bon ! Le duc est jeune, marquise, et gageons que cet habit coquet des nonnes lui allait à ravir. □

LA MARQUISE — On ne peut mieux ; il n'y manquait que quelques gouttes de sang de son cousin, Hippolyto de Medici. □

LE CARDINAL — Et le bonnet de la Liberté, n'est-il pas vrai, petite sœur ? Quelle haine pour ce pauvre duc ! □

LA MARQUISE — Et vous, son bras droit, cela vous est égal que le duc de Florence soit le préfet de Charles Quint, le commissaire civil du pape, comme Baccio est son commissaire religieux ? Cela vous est égal, à vous, frère de mon Laurent, que notre soleil, à nous, promène sur la citadelle des ombres allemandes ?

Que la débauche serve d'entremetteuse à l'esclavage, et secoue ses grelots sur les sanglots du peuple ? Ah ! Le clergé sonnerait au besoin toutes ses cloches pour en étouffer le bruit et pour réveiller l'aigle impérial, s'il s'endormait sur nos pauvres toits. *(elle sort)* **Musique** □

LE CARDINAL — Agnolo ! Quoi de nouveau aujourd'hui ?

AGNOLO — .... □

LE CARDINAL — Donne moi la lettre. □

AGNOLO — .... □

LE CARDINAL — Rien n'est un péché quand on obéit à un prêtre de l'Eglise romaine. « *Ou vous serez à moi, ou vous aurez fait mon malheur, le vôtre, et celui de nos deux maisons.* » Le style du duc est laconique, mais il ne manque pas d'énergie. Que la marquise soit convaincue ou non, voilà le difficile à savoir. Deux mois de cour presque assidue, c'est beaucoup pour Alessandro ; ce doit être assez pour Ricciarda Cibo. Remets cela chez ta maîtresse ; tu es toujours muet, n'est-ce pas ? Compte sur moi. **Musique**

## SCENE 5

DON MAURIZIO — Je vous le dis en conscience Eminence, l'émeute de ce matin avait un caractère sérieux. Le peuple est bien mécontent □

LE CARDINAL — C'est sa nature d'être mécontent ! Qu'importe d'ailleurs nous avons une garnison impériale à nos portes et dans nos murs des troupes dévouées au gouvernement.

Il est assez prouvé qu'avec le Florentin, un sceptre de fer vaut mieux qu'un sceptre d'or.

DON MAURIZIO — Certes, mais le nouvel édit de bannissement a indisposé bien des familles pourtant prêtes à nous soutenir.

LE CARDINAL — On se passera de leur soutien. Le pape chérit le duc ALESSANDRO comme une mère aime son fils. Il le protégera envers et contre tous ! □ (*Entre ALESSANDRO*)

LE DUC — Eh bien Messieurs, qu'est ce donc ? Nous avons encore eu du bruit ce matin...

DON MAURIZIO — Quelques étudiants amis des derniers bannis... mais des florentins fidèles à Votre Altesse les ont dispersés et sans l'intervention de la garde, ils les auraient mis à mal.

LE DUC — Il fallait les laisser faire. □

DON MAURIZIO — J'ai pensé que votre Altesse aimerait mieux ordonner elle-même le châtiment des rebelles. □

LE DUC — Oui se débarrasser soi-même de ses ennemis, cela fait plaisir. Qu'ils soient jetés dans les cachots. □

DON MAURIZIO — C'est chose faite, Monseigneur. □

LE DUC — Alors qu'ils soient pendus ! Je parie que ce qui les fâchera le plus sera de ne plus pouvoir dire du mal de moi... Votre Eminence a-t-elle reçu ce matin des nouvelles de la cour de Rome ? □

LE CARDINAL — Paul III envoie mille bénédictions à votre Altesse et fait les vœux les plus ardents pour sa prospérité... □

LE DUC — Rien que des vœux, Cardinal ? □

LE CARDINAL — Sa Sainteté craint de nouveaux dangers par trop d'indulgence. Le peuple est mal habitué à la domination absolue ; et l'Empereur, à son dernier voyage, en a dit autant, je crois, à votre Altesse. □

LE DUC — Ainsi, monsieur le commissaire apostolique, il y a encore quelques mauvaises branches à élaguer. César et le pape ont fait de moi un roi ; mais, par Bacchus, ils m'ont mis dans la main une espèce de sceptre qui sent la hache d'une lieue.

LE CARDINAL — [La perfidie veille quand la vengeance s'endort](#). Je suis un prêtre, Altesse ; si les paroles que mon devoir me force à vous rapporter fidèlement doivent être interprétées d'une manière aussi sévère, mon cœur me défend d'y ajouter un mot. □

LE DUC — [Allons donc ce sont vos formules d'usage pour me demander un homme et une corde, l'une portant l'autre. Quel est donc le gros négociant florentin qui excite aujourd'hui l'appétit du Saint-Siège ?](#)

LE CARDINAL — Ce n'est pas un négociant, mais un gentilhomme... □

LE DUC — Ah ! Cela s'obtient plus difficilement et se paye plus cher. □

DON MAURIZIO — Voulez-vous que je parle, Eminence ? Tout est facile à expliquer. □

LE DUC — Eh bien ? □

DON MAURIZIO — Les désordres de la cour irritent le pape. □

LE DUC — Que dis-tu là, toi ? □

DON MAURIZIO — J'ai dit les désordres de la cour, Altesse ; les actions du duc n'ont d'autre juge que lui-même. C'est Lorenzo de Medici que le pape réclame comme transfuge de sa justice. □

LE DUC — De sa justice ? Il n'a jamais offensé ce pape là !

Que le précédent pape Clément VII, feu mon cousin, qui, à cette heure, est en enfer... □

DON MAURIZIO — Clément VII a laissé sortir de ses Etats l'étudiant qui, un jour d'ivresse, avait décapité les statues de l'arc de Constantin. Paul III ne veut pas pardonner ce geste au modèle titré de la débauche florentine. □

LE DUC — Ah ! Parbleu, si la débauche l'effarouche autant, que diable fait-il de son bâtard, le

cher PIETRO Farnèse, qui traite si joliment l'évêque de Fano ?

Ces antiquailles sont elles si précieuses aux romains ? Moi, je trouve cela drôle, d'avoir coupé la tête à tous ces hommes de pierre, je protège les arts comme un autre, et j'ai chez moi les premiers artistes de l'Italie. Mais je ne comprends pas le respect du pape pour des statues qu'il excommunierait demain, si elles étaient en chair et en os. □

DON MAURIZIO — Lorenzo est un athée ; il se moque de tout. Le peuple appelle Lorenzo, Lorenzaccio : on sait qu'il dirige vos plaisirs, qu'il recommence ces moqueries contre les choses saintes, et cela suffit. □

LE DUC — Paix ! Tu oublies que Lorenzo de Medici est mon cousin et mon favori. □

LE CARDINAL — C'est aussi le rejeton d'une branche ennemie de la vôtre et dont le poignard est toujours prêt... □

LE DUC — Allons donc, vous me mettriez en colère. **Vous raillez quand vous parlez de poignard pour Lorenzino. C'est un éventail qui convient à sa blanche main...!** Renzo un homme à craindre ! Le plus fieffé poltron ! Une femmelette ! Un rêveur qui marche nuit et jour sans épée, de peur d'en apercevoir l'ombre à son côté ! □ Non, non, je n'ai pas encore peur des ombres. Eh ! Corps de Bacchus ! Que me font les discours latins et les quolibets de la canaille ! J'aime Lorenzo, moi, et, par la mort de Dieu, il restera ici. □

LE CARDINAL — Si je craignais cet homme, ce ne serait pas pour votre cour, ni pour Florence, mais pour vous, duc. □

LE DUC — Plaisantez-vous, cardinal, et voulez-vous que je vous dise la vérité ? **Cette feinte amitié que je lui montre ne trompe peut-être ici que vous et lui. Il croyait s'élever au dessus de moi par son pédantisme et son outrecuidance...**

**Et son orgueilleuse de mère en toute occasion cherchait à dénigrer mon goût pour les armes, disant que son Lorenzo était plus fait que moi pour régner ! Ces affronts là que j'ai reçus de lui autrefois ne se pardonnent jamais, sachez le bien ! □ Mais la véritable vengeance, ce n'est pas le délire d'un instant, c'est la jouissance d'une vie. Tuer son ennemi, c'est s'en défaire et non s'en venger. Mais le faire souffrir longtemps, le fouler aux pieds c'est une conquête de prince.**

**Moi, qu'il appelait le soldat grossier, c'est moi qui l'ai plongé dans le borbier et qui ai mis mon pied sur sa tête. Mon or l'a corrompu, comme tant d'autres, ma haine la fait descendre plus bas qu'aucun autre. Il souffre, je le sais bien, il ne peut pas être sourd à l'indignation de sa famille, qui enrage de voir son Renzo perdu de débauches et criblé de dettes, et qui n'a pas d'autres secours que le denier que ma pitié lui jette. Et puis, en plus, tout ce que je sais de ces damnés bannis, de tous ces républicains entêtés, qui complotent autour de moi, c'est par Lorenzo que je le sais. Il est glissant comme une anguille ; il se fourre partout, et me dit tout. N'a-t-il pas trouvé moyen d'établir une correspondance avec tous ces Strozzi de l'enfer ? Oui, certes, c'est mon entremetteur ; mais croyez que son entremise, si elle nuit à quelqu'un, ne me nuira pas. Tenez ! (Lorenzo entre.) Regardez-moi ce petit corps maigre, ce lendemain d'orgie ambulante.**

**Regardez-moi ces yeux plombés, ces mains fluettes et maladives, ce visage morne, qui sourit quelquefois, mais qui n'a pas la force de rire. C'est là un homme à craindre ? Allons, allons, vous vous moquez de lui. Hé ! Renzo, voilà DON MAURIZIO qui te cherche dispute.**

LORENZO — Bonjour, messieurs les amis de mon cousin.

LE DUC — Lorenzo, écoute ici. Voilà une heure que nous parlons de toi. Sais-tu la nouvelle ? Mon ami, à Rome on t'excommunie en latin, et DON MAURIZIO t'appelle un homme dangereux, le cardinal aussi. □

LORENZO — Pour qui dangereux, Eminence ? Pour les filles de joie ou pour les saints du paradis ?

LE CARDINAL — Les chiens de cour peuvent être pris de la rage comme les autres chiens.

LORENZO — Une insulte de prêtre doit se faire en latin. □

DON MAURIZIO — Il s'en fait en toscan, auxquelles on peut répondre. □

LORENZO — DON MAURIZIO, je ne vous voyais pas ; excusez-moi, j'avais le soleil dans les yeux ; Cousin, quand vous aurez assez de quelque conquête des faubourgs, envoyez-la donc chez DON MAURIZIO. Il est malsain de vivre sans femme, pour un homme qui a, comme lui, le cou court et les mains velues.

DON MAURIZIO — Celui qui se croit le droit de plaisanter doit savoir se défendre. À votre place, je prendrais une épée. □

LORENZO — Si l'on vous a dit que j'étais un soldat, c'est une erreur; je suis un pauvre amant de la science.

DON MAURIZIO — Votre esprit est une épée acérée, mais flexible. C'est une arme trop vile ; chacun fait usage des siennes. □

LE CARDINAL — Devant le duc, l'épée nue ! □

LE DUC — Laissez faire, laissez faire. Allons, Renzo, je veux te servir de témoin ; qu'on lui donne une épée !

LORENZO — Monseigneur, que dites-vous là ? □

LE DUC — Eh bien ! Ta gaieté s'évanouit si vite ? Tu trembles, cousin ? Fi donc ! Tu fais honte au nom des Medici, je ne suis qu'un bâtard, et je le porterais mieux que toi, qui es légitime ? Une épée, une épée ! Un Medici ne se laisse point provoquer ainsi. Holà tout le monde, montez ici ; toute la cour le verra, et je voudrais que Florence entière y fût.

LORENZO — Son Altesse se rit de moi. □

LE DUC — J'ai ri tout à l'heure, mais maintenant je rougis de honte. Une épée ! □

LE CARDINAL — Monseigneur, c'est pousser trop loin les choses. Une épée tirée en présence de votre Altesse est un crime punissable dans l'intérieur du palais. □

LE DUC — Qui parle ici, quand je parle ? Vous ne voyez pas que je plaisante encore ! Qui diable pense ici à une affaire sérieuse ? Regardez Renzo, je vous en prie ; ses genoux tremblent ; il serait devenu pâle, s'il pouvait le devenir. Je crois qu'il va tomber... □ Quand je vous le disais !

Personne ne le sait mieux que moi ; la seule vue d'une épée le fait trouver mal. Allons ! Chère Lorenzetta, debout... Qu'on emporte ce pauvre chez sa mère et qu'on rassure la bonne femme en lui disant que l'acier n'a même pas effleuré le pourpoint de l'enfant. □

DON MAURIZIO — Double poltron ! Fils de catin ! □

LE DUC — Silence ! DON MAURIZIO ; pesez vos paroles ; c'est moi qui vous le dis maintenant; pas de ces mots-là devant moi.

LE CARDINAL — Pauvre jeune homme ! Vous croyez à cela, monseigneur ? □

LE DUC — Je voudrais bien savoir comment je n'y croirais pas. □

LE CARDINAL — Hum ! C'est bien fort. □

LE DUC — C'est justement pour cela que j'y crois. Vous figurez-vous qu'un Medici se déshonore publiquement, par plaisir ? D'ailleurs ce n'est pas la première fois que cela lui arrive ; jamais il n'a pu voir une épée.

LE CARDINAL — C'est bien fort. C'est bien fort. **Musique**

## SCENE 6

CATERINA — Le soleil commence à baisser. De larges bandes de pourpre traversent le feuillage. □

MARIA — Il est temps de rentrer. □

CATERINA — Pas encore, à moins que vous n'ayez froid. Regardez, ma mère chérie, que le ciel



est beau ! Vous baissez la tête ; vous êtes inquiète depuis ce matin.

MARIA — Inquiète, non, mais affligée. N'as-tu pas entendu répéter cette fatale histoire de Lorenzo ? Le voilà la fable de Florence. □

CATERINA — ô ma mère, la lâcheté n'est point un crime ; le courage n'est pas une vertu.

MARIA — Aimerais-tu un homme qui a peur ? Tu rougis, CATERINA ; Lorenzo est ton frère, tu ne peux pas l'aimer. Mais imagine qu'il s'appelle d'un tout autre nom, qu'en penserais-tu ?

Quelle femme voudrait s'appuyer sur son bras pour monter à cheval ? Quel homme lui serrerait la main ?

CATERINA — Cela est triste et cependant ce n'est pas de cela que je le plains. □

MARIA — N'en parlons pas, CATERINA ; il est assez cruel pour une mère de ne pouvoir parler de son fils. □

CATERINA — Ah ! Cette Florence ! C'est là qu'on l'a perdu. Et souvent encore aujourd'hui je me dis malgré moi que tout n'est pas mort en lui. □

MARIA — Je dis que je ne veux pas parler de lui, et j'en parle sans cesse. Ah ! CATERINA, il n'est même plus beau ; comme une fumée malfaisante, la souillure de son cœur lui est montée au visage. Le sourire s'est enfui de ses joues couleur de soufre, pour y laisser grommeler une ironie ignoble, et le mépris de tout. □

CATERINA — Il est encore beau quelquefois dans sa mélancolie étrange. □

MARIA — Sa naissance ne l'appelait-elle pas au trône ? Ah ! Cattina, pour dormir tranquille, il faut n'avoir jamais fait certains rêves. Cela est trop cruel d'avoir vécu dans un palais de fées, où murmuraient les cantiques des anges, de s'y être endormie, bercée par son fils, et de se réveiller dans une mesure ensanglantée, pleine de débris d'orgie et de restes humains, dans les bras d'un spectre hideux qui vous tue en vous appelant encore du nom de mère. □

CATERINA — Des ombres silencieuses commencent à marcher sur la route ; rentrons, Mère, tous ces bannis me font peur. □

MARIA — Pauvres gens ! Ils ne devraient faire que pitié ! Hélas ma Cattina, ceci est encore l'ouvrage de Lorenzo. Tous ces pauvres gens ont eu confiance en lui ; il n'en est pas un, parmi tous ces pères de famille chassés de leur patrie, que mon fils n'ait pas trahi. Leurs lettres, signées de leur nom, sont montrées au duc. Ah ! Tout cela me crie : Tu es la mère de nos malheurs !

Quand serai-je là ? □

CATERINA — Ma pauvre mère... **Musique**

## ACTE II

### SCENE 1

UN DES BANNIS — Où allez-vous ? □

UN AUTRE — A Pise ; et vous ? □

LE PREMIER — A Rome. □

UN AUTRE — Et moi à Venise ; en voilà deux qui vont à Ferrare ; que deviendrons-nous ainsi éloignés les uns des autres ?

UN QUATRIEME — Adieu, voisin, à des temps meilleurs. □

LE SECOND — Adieu, nous pouvons aller ensemble jusqu'à la croix de la vierge. □

LE PREMIER BANNI — C'est toi, Maffio ? Par quel hasard es-tu ici ? □

MAFFIO — Je suis des vôtres. Vous saurez que le duc a enlevé ma sœur ; j'ai tiré l'épée ; une espèce de tigre avec des membres de fer s'est jeté à mon cou, et m'a désarmé ; après quoi j'ai reçu l'ordre de sortir de la ville, et une bourse à moitié pleine de ducats. □

LE SECOND BANNI — Et ta sœur, où est-elle ? □

MAFFIO — On me l'a montrée ce soir sortant du spectacle, dans une robe comme n'en a pas l'impératrice ; que dieu lui pardonne ! Une Vieille l'accompagnait, qui a laissé trois de ses dents à la sortie. Jamais je n'ai donné de ma vie un coup de poing qui m'ait fait ce plaisir-là.

LE TROISIEME BANNI — Qu'ils crèvent tous. □

LE QUATRIEME — FILIPPO Strozzi nous écrira à Venise. □

LE TROISIEME — Que FILIPPO vive longtemps ! Tant qu'il y aura un cheveu sur sa tête, la liberté de l'Italie n'est pas morte. □

UNE VOIX — A des temps meilleurs. □

UNE AUTRE — A des temps meilleurs. □

LE PREMIER — Adieu, Florence, peste de l'Italie. □

LE SECOND — Adieu, Florence la bâtarde. □

TOUS LES BANNIS — Adieu, Florence !

## SCENE 2

PIETRO — Salviati ? Qu'a dit cette canaille ? □

LE PRIEUR — On ne se souvient pas de ces choses-là quand on sait la différence d'un honnête homme à un Salviati. □

PIETRO — Parle, LEONE ; cela me démange de lui couper les oreilles. De qui a-t-il médité ? De nous ? De notre père ? Ah ! Sang du Christ, il faut que je sache, entends-tu ? □

LE PRIEUR — Si tu y tiens. Il s'est exprimé, devant moi, d'une manière vraiment offensante sur notre sœur. □

PIETRO — ô mon Dieu ! Dans quelles termes ? Allons, parle donc ! □

LE PRIEUR — Dans les termes les plus grossiers. □

PIETRO — Diable de prêtre que tu es ! Tu me vois hors de moi d'impatience, et tu cherches tes mots ! Dis les choses comme elles sont parbleu, un mot est un mot ; il n'y a pas de bon Dieu qui tienne. □

FILIPPO — PIETRO, PIETRO ! Tu manques de respect à ton frère. □

LE PRIEUR — Il a dit qu'il coucherait avec elle, voilà son mot, et qu'elle le lui avait promis.

PIETRO — Qu'elle couch... Ah ! Mort de mort, de mille morts ! Quelle heure est-il ?

FILIPPO — Où vas-tu ? Allons es-tu fait de salpêtre ? Qu'as-tu à faire de cette épée ?

PIETRO — Je n'ai rien à faire ; allons dîner, le dîner est servi... **Musique**

## SCENE 3

LORENZO — N'êtes-vous pas le petit Freccia ?

TEBALDEO — Vous me connaissez Monseigneur ? Mes ouvrages ont pourtant peu de mérite ; je sais mieux aimer les arts que je ne sais les exercer. Ma jeunesse tout entière s'est passée dans les églises. Il me semble que je ne puis admirer ailleurs Raphaël et notre divin Buonarrotti ; des bouffées d'encens aromatiques passent entre eux et moi dans une vapeur légère ; je crois y voir la gloire de l'artiste qui ne serait qu'un parfum stérile, si elle ne montait à Dieu.

LORENZO — Vous avez, il me semble, un cadre dans les mains. □

TEBALDEO — Il est vrai ; mais je n'ose le montrer. C'est une esquisse bien pauvre d'un rêve magnifique.

LORENZO — Vous faites le portrait de vos rêves ? Je ferai poser pour vous quelques-uns des miens.

TEBALDEO — Réaliser des rêves, voilà la vie du peintre. Les plus grands ont représenté les leurs

dans toute leur force, et sans y rien changer. Leur imagination était un arbre plein de sève. Hélas! Les rêves des artistes médiocres sont des plantes difficiles à nourrir, et qu'on arrose de larmes bien amères pour les faire bien peu prospérer.

LORENZO — Est-ce un paysage ou un portrait ? De quel côté faut-il le regarder, en long ou en large ? □

TEBALDEO — Votre seigneurie se rit de moi. C'est la vue du Campo-santo.

LORENZO — Viens chez moi ; je te ferai peindre la Mazzafirra toute nue. □

TEBALDEO — Je ne respecte point mon pinceau, mais je respecte mon art ; je ne puis faire le portrait d'une courtisane. □

LORENZO — Ton dieu s'est bien donné la peine de la faire ; tu peux bien te donner celle de la peindre. Veux-tu me faire une vue de Florence ?

TEBALDEO — Oui, monseigneur.

LORENZO — Comment t'y prendrais-tu ?

TEBALDEO — Je me placerais à l'orient, sur la rive gauche de l'Arno. C'est de cet endroit que la perspective est la plus large et la plus agréable.

LORENZO — Tu peindrais Florence, les places, les maisons et les rues ? □

TEBALDEO — Oui, monseigneur. □

LORENZO — Pourquoi donc ne peux-tu peindre une courtisane, si tu peux peindre un mauvais lieu ? □

TEBALDEO — On ne m'a point encore appris à parler ainsi de ma mère. □

LORENZO — Qu'appelles-tu ta mère ? □

TEBALDEO — Florence, seigneur. □

LORENZO — Alors tu n'es qu'un bâtard, car ta mère n'est qu'une catin. □

TEBALDEO — L'art, cette fleur divine, a quelquefois besoin du fumier pour engraisser le sol qui la porte. □

LORENZO — Comment entends-tu ceci ? □

TEBALDEO — Que la corde de la harpe ne s'ébranle qu'au passage du vent du nord. Seul le toucher d'une rude main lui est favorable. L'enthousiasme est frère de la souffrance. □

LORENZO — C'est-à-dire qu'un peuple malheureux fait les grands artistes. Par la mort du diable, tu me plais. Les familles peuvent se désoler, les nations mourir de misère, cela échauffe la cervelle de monsieur. Admirable poète ! Comment arranges-tu tout cela avec ta piété ? Ton pourpoint est usé : en veux-tu un de ma maison ?

TEBALDEO — Je n'appartiens à personne. Quand la pensée veut être libre, le corps doit l'être aussi.

LORENZO — J'ai envie de dire à mes valets de te donner des coups de bâton !

TEBALDEO — Pourquoi, Monseigneur ?

LORENZO — Parce que cela me passe par la tête ! Es-tu boiteux de naissance ou par accident ? □

TEBALDEO — Je ne suis pas boiteux ; que voulez-vous dire par là ? □

LORENZO — Tu es boiteux ou tu es fou. □

TEBALDEO — Pourquoi, monseigneur ? Vous vous riez de moi. □

LORENZO — Si tu n'étais pas boiteux, comment resterais-tu, à moins d'être fou, dans une ville où le premier valet d'un Medici peut te faire assommer sans qu'on y trouve à redire ?

TEBALDEO — J'aime ma mère Florence ; c'est pourquoi je reste chez elle. Je sais qu'un citoyen peut être assassiné en plein jour et en pleine rue, selon le caprice de ceux qui la gouvernent ; c'est pourquoi je porte ce stylet à ma ceinture. □

LORENZO — Frapperais-tu le duc si le duc te frappait, comme il lui est arrivé souvent de

commettre par plaisir des meurtres facétieux ? □

TEBALDEO — Je le tuerais, s'il m'attaquait. □

LORENZO — Tu me dis cela, à moi ? □

TEBALDEO — Pourquoi m'en voudrait-on ? Je ne fais de mal à personne. Je passe les journées à l'atelier. Le soir, je vais chez ma maîtresse, et quand la nuit est belle, je la passe sur son balcon. Personne ne me connaît, et je ne connais personne : à qui ma vie ou ma mort peut elle être utile ? □

LORENZO — Es-tu républicain ? Aimes-tu les princes ?

TEBALDEO — Je suis artiste ; j'aime ma mère et ma maîtresse.

LORENZO — Viens demain à mon palais, je veux te faire faire un tableau d'importance pour le jour de mes noces. **Musique**

## SCENE 6

FILIPPO — Ah! LEONE, LEONE, je te le demande, la vertu d'une Strozzi ne peut-elle oublier un mot d'un Salviati ? Où en sommes-nous, si l'insolence du premier venu tire du fourreau des épées comme les nôtres ? Voilà les guerres de famille, voilà comme les couteaux se tirent. On est insulté, et on tue ; on a tué, et on est tué... On berce les fils dans les cercueils de leurs aïeux, et des générations entières sortent de terre l'épée à la main. Tout est perdu ; PIETRO est furieux de tout ce que tu nous as raconté. Dieu sait ce qui peut arriver ! Qu'il rencontre Salviati, voilà le sang répandu ; le mien, mon sang sur le pavé de Florence ! □

LE PRIEUR — PIETRO est trop violent.

FILIPPO — Pauvre PIETRO ! Comme le rouge lui est monté au front ! Comme il a frémi en t'écoutant raconter l'insulte faite à sa sœur ! C'est moi qui suis un fou, car je t'ai laissé dire. Je le regardais en silence ; c'est un si beau spectacle qu'un sang pur montant à un front sans reproche ! ô ma patrie ! Pensais-je, en voilà un, et c'est mon aîné. Ah! LEONE, j'ai beau faire, je suis un Strozzi.

LE PRIEUR — Il n'y a peut-être pas tant de danger que vous le pensez. C'est un grand hasard s'il rencontre Salviati ce soir. Demain, nous verrons tous les choses plus sagement. □

FILIPPO — N'en doute pas ; PIETRO le tuera, ou il se fera tuer... □

LE PRIEUR — Calmez-vous.

FILIPPO — A la manière dont mon PIETRO est sorti, je suis sûr qu'il ne rentrera que vengé ou mort. Je l'ai vu décrocher son épée en fronçant le sourcil ; il se mordait les lèvres, et les muscles de ses bras étaient tendus comme des arcs. Oui, oui, maintenant il meurt ou il est vengé, cela n'est pas douteux.

LUISA — Mon père ! Mon père ! Vous me faites peur. □

FILIPPO — Pauvre ville ! Où les pères attendent ainsi le retour de leurs enfants ! On croit FILIPPO Strozzi un honnête homme, parce qu'il fait le bien, mais pourquoi empêcherait-on le mal qui m'arrive, quand je n'ai pas empêché celui qui arrive aux autres, moi qui en avais le pouvoir ? Les murs criaient vengeance autour de moi, et je me bouchais les oreilles ...

PIETRO — C'est fait ; Salviati est mort. (*Il embrasse sa sœur.*) □

LUISA — Quelle horreur ! Tu es couvert de sang. □

PIETRO — Nous l'avons attendu au coin de la rue des Archers ; Francesco a arrêté son cheval ; Tomasino l'a frappé à la jambe, et moi... □

LUISA — Tais-toi ! Tais-toi ! Tu me fais frémir ; tes yeux sortent de leurs orbites ; tes mains sont hideuses ; tout ton corps tremble, et tu es pâle comme la mort. □

LORENZO — Tu es beau, PIETRO ; tu es grand comme la vengeance. □

PIETRO — Qui dit cela ? Te voilà ici, toi, Lorenzaccio ! Quand donc fermerez-vous votre porte à

ce misérable ? Sans compter l'histoire de son duel avec Maurice ? □

FILIPPO — C'est bon ; je sais tout cela ; si Lorenzo est ici, c'est que j'ai de bonnes raisons pour l'y recevoir. □

PIETRO — Hum ! Des raisons pour recevoir cette canaille ! Je pourrais bien en trouver un de ces matins une très bonne aussi pour le faire sauter par les fenêtres. Dites ce que vous voudrez, j'étouffe dans cette chambre de voir une pareille lèpre se traîner sur nos fauteuils. □

FILIPPO — Allons ! Paix ; tu es un écervelé ! Dieu veuille que ton coup de ce soir n'ait pas de mauvaises suites pour nous ! Il faut commencer par te cacher. □

PIETRO — Me cacher ! Non, mon père. L'insulte a été publique. Moi, je l'ai assommé au milieu d'une rue, et il me convient demain matin de le raconter à toute la ville.

Depuis quand se cache-t-on pour avoir vengé son honneur ? Je me promènerais volontiers l'épée nue, et sans en essayer une goutte de sang. □

FILIPPO — Viens par ici, il faut que je te parle. Tu n'es pas blessé, mon enfant ? Tu n'as rien reçu dans tout cela ? *(Ils sortent.)* **Musique**

## SCENE 5

CATERINA — Quelle histoire vous lirai-je, ma mère ? □

MARIA — Ma Cattina se moque de sa pauvre mère. Est-ce que je comprends rien à tes livres en latin... □

LORENZO — Je suis très fort sur l'histoire romaine. Il y avait une fois un jeune gentilhomme nommé Tarquin le fils. □

CATERINA — Ah ! Non, c'est une histoire de sang. □

LORENZO — Pas du tout ; c'est un conte de fées, Brutus était un fou. Tarquin était un duc plein de sagesse, qui allait voir en pantoufles si les petites filles dormaient bien. □

CATERINA — Diras-tu aussi du mal de Lucrece ? □

LORENZO — Elle s'est donnée à la fois le plaisir du péché et la gloire du trépas. Elle s'est laissée prendre toute vive comme une alouette au piège, et puis elle s'est fourrée bien gentiment son petit couteau dans le ventre. □

MARIA — Si tu méprises les femmes, pourquoi affecter de les rabaisser devant ta mère et ta sœur ? □

LORENZO — Je vous estime, vous et elle. Hors de là, le monde me fait horreur et pitié.

MARIA — C'est le fait d'une âme vaine et irréligieuse.

LORENZO — Irréligieuse, soit ! Je suis content de ne pas croire en Dieu. Celui-là au moins je n'aurais pas peine de le haïr... □

CATERINA — Oh mon frère, ne blasphème pas ! □

LORENZO — Que crains-tu donc ? Que ton Dieu te punisse de mes fautes ? Tu vois bien que tu doutes de lui.

MARIA — Assez, Lorenzo, assez ! Sais-tu le rêve que j'ai eu cette nuit, mon enfant ?

LORENZO — Quel rêve ? □

MARIA — Ce n'était point un rêve, car je ne dormais pas. J'étais seule dans cette grande salle. Je regardais cette nuit obscure, et je me disais : il ne rentrera qu'au jour, lui qui passait autrefois ses nuits à travailler... J'ai entendu tout d'un coup marcher lentement dans la galerie ; je me suis retournée ; un homme vêtu de noir venait à moi, un livre sous le bras : c'était toi, Renzo : « Tu reviens de bonne heure ! » me suis-je écriée. Mais le spectre s'est assis sans me répondre ; il a ouvert son livre, et j'ai reconnu mon Lorenzino d'autrefois.

LORENZO — Vous l'avez vu ? □

MARIA — Comme je te vois. □

LORENZO — Quand s'est-il en allé ? □

MARIA — Quand tu as tiré la cloche ce matin en rentrant. □

LORENZO — Mon spectre, à moi ! Et il s'en est allé quand je suis rentré ? □

MARIA — Il s'est levé d'un air mélancolique, et s'est effacé comme une vapeur du matin.

LORENZO — CATERINA, CATERINA, lis-moi l'histoire de Brutus. □

CATERINA — Qu'as-tu ? Tu trembles de la tête aux pieds. □

LORENZO — Ma mère, asseyez-vous ce soir à la place où vous étiez cette nuit, et si mon spectre revient, dites-lui qu'il verra bientôt quelque chose qui l'étonnera. □

CATERINA — C'est notre oncle Bindo. (*Entrent Bindo*) □

BINDO —, *bas*. Je viens tenter un nouvel effort.

MARIA — Hélas ! Puisse-t-il n'être pas inutile Je vous laisse ensemble. (*Elles sortent*)

BINDO — On dit que tu t'es évanoui à la vue d'une épée. □

LORENZO — Le croyez-vous, mon oncle ? □

BINDO — Je t'ai vu faire des armes à Rome ; mais cela ne m'étonnerait pas... □

LORENZO — L'histoire est vraie : je me suis évanoui. □

BINDO — Lorenzo, le temps de plaisanter avec le duc est passé. Le despotisme des Medici n'est ni juste ni tolérable. Il est temps d'en finir, et de rassembler les patriotes contre le tyran. Je sais bien que tu ne démentiras pas l'illustre sang des Soderini dont tu sors et celui de cette branche des Medici... □

LORENZO — Ah ! Laissez donc là ma généalogie, je trouve fort imprudent de votre part de venir confier vos projets au favori d'ALESSANDRO, sur la seule garantie que ce favori est le fils de son père, garantie d'ailleurs dont l'homme sage devrait toujours se méfier... mais non, je suis des vôtres, mon oncle. Ne voyez vous pas à ma coiffure que je suis républicain dans l'âme ? Regardez comme ma barbe est coupée. N'en doutez pas un seul instant ; l'amour de la patrie respire dans mes vêtements les plus cachés. □

LE DUC — Le duc ! □

BINDO — Je suis trahi ? □

LORENZO — Quel excès de faveur, mon prince ! Vous daignez visiter un pauvre serviteur en personne ? □

LE DUC — Tu t'es trouvé malade ce matin au palais et je suis venu m'assurer que cet évènement n'avait pas eu de suite... Qui est-ce ? J'ai à te parler. □

LORENZO — J'ai l'honneur de présenter à Votre Altesse mon oncle Bindo Altoviti, qui regrette qu'un long séjour à Naples ne lui ait pas permis de se jeter plus tôt à vos pieds...

BINDO — Altesse, je suis désolé que mon neveu... □

LORENZO — Le titre d'ambassadeur à Rome n'appartient à personne en ce moment...et il n'est pas dans Florence un seul homme qui puisse soutenir la comparaison avec mon oncle, dès qu'il s'agit du dévouement et du respect qu'on doit aux Medici.

LE DUC — En vérité, Renzino ? Eh bien ! Mon cher Bindo, voilà qui est dit. Viens demain matin au palais. □

BINDO — Altesse, je suis confondu ! Comment reconnaître... (*à Lorenzo*) C'est un tour infâme...

LORENZO — Qu'est-ce que vous ferez ? □

BINDO — Que diable veux-tu que je fasse ? Je suis nommé. (*il sort*)

LE DUC — La Cibo est à moi. □

LORENZO — J'en suis fâché. □

LE DUC — Pourquoi ? □

LORENZO — Parce que cela fera tort aux autres. □

LE DUC — Ma foi, non, elle m'ennuie déjà. Dis-moi donc, mignon, qui est cette femme qui

arrange ces fleurs sur cette fenêtre ? Voilà longtemps que je la vois sans cesse en passant.

LORENZO — Où donc ?

LE DUC — Là-bas, en face, dans le palais. □

LORENZO — Oh ! Ce n'est rien. □

LE DUC — Rien ? Appelles-tu rien ces bras-là ? Quelle Vénus, entrailles du diable !

LORENZO — C'est une voisine. □

LE DUC — Je veux parler à cette voisine-là. Eh ! Parbleu, si je ne me trompe, dis-moi ce n'est pas ta sœur □

LORENZO — Ma petite sœur ? □

LE DUC — Ne la fait pas si petite, je la reconnais très bien ; c'est ta sœur. Elle a bien quinze ans.

Peste ! J'avais oublié cette figure-là. Amène-la donc à souper. □

LORENZO — En vérité c'est une enfant... □

LE DUC — Allons donc ! C'est une enfant qui allume des passions d'homme. Procure moi dès aujourd'hui un rendez-vous avec cet ange ! □ Elle m'inspire un amour violent depuis plusieurs jours que je la vois, penchée vers cette fenêtre, en train de prier, on dirait une hirondelle flexible et vive qui va s'élancer dans les airs. Oh va la chercher, Lorenzino, que je touche sa taille élastique, que je respire le parfum de ses cheveux brillants ! Va la chercher. Je n'aime plus aucune des femmes que tu m'as amenées. Tiens si dès aujourd'hui tu me procures un rendez-vous avec cet ange, je te tiens quitte à l'avenir de m'en trouver d'autres... □

LORENZO — Cela sera difficile. Elle est farouche. Et vous aurez toute une éducation à faire.

Donnez-moi quelques jours. Mais je vous avertis que c'est une pédante ; elle parle latin. □

LE DUC — Ne me parle pas de retards. J'ai déjà trop souffert et trop attendu ! Et puis elle ne fait pas l'amour en latin. Viens donc par ici ; nous la verrons mieux de cette galerie.

LORENZO — Une autre fois, mignon ; à l'heure qu'il est je n'ai pas de temps à perdre : il faut que j'aïlle chez le Strozzi. □

LE DUC — Quoi ! Chez ce vieux fou ? □

LORENZO — Oui, chez ce vieux misérable, chez cet infâme républicain. J'aurai ce soir quelque bonne histoire à vous conter, quelque charmante petite conspiration qui pourra faire lever de bonne heure demain matin quelques-unes de toutes ces canailles. □

LE DUC — Que je suis heureux de t'avoir, mignon ! J'avoue que je ne comprends pas comment ils te reçoivent. □

LORENZO — Bah ! Si vous saviez comme il est facile de mentir impudemment au nez d'un butor ! Cela prouve bien que vous n'avez jamais essayé. A propos, ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez donner votre portrait, je ne sais plus à qui ? J'ai un peintre à vous amener ; c'est un protégé. □

LE DUC — Bon, bon ; mais pense à ta sœur. C'est pour elle que je suis venu te voir ; le diable m'emporte, tu as une sœur qui me revient.

LORENZO — Et la Cibo ? □

LE DUC — Je te dis de parler de moi à ta sœur. Tu ne le regretteras pas ! **Musique**

#### SCENE 4

LE CARDINAL — *(au téléphone)* Oui, je suivrai tes ordres, Farnèse ! Je t'ai compris, et j'agirai sans parler, comme tu as commandé. Tu as deviné qui j'étais lorsque tu m'as placé auprès d'Alexandre... Si mes yeux ne me trompent pas, Alexandre aime ma belle-sœur ; mais ce qui peut en résulter est douteux... Qui sait jusqu'où pourrait aller l'influence d'une femme exaltée, même sur cet homme grossier, sur cette armure vivante ? Parler, les yeux en larmes, des malheurs de la patrie, pendant que le tyran adoré tassera ses rudes mains dans sa chevelure dénouée...

Aujourd'hui donc tout va s'éclaircir ... Oui... (*il raccroche*)

Je suis prêt Marquise.

LA MARQUISE — Bénissez moi mon père, parce que j'ai péché. □

LE CARDINAL — Avez-vous dit votre Confiteor ? Nous pouvons commencer, marquise. □

LA MARQUISE — Je m'accuse de mouvements de colère, de doutes irréligieux et injurieux pour notre Saint-Père le pape. □

LE CARDINAL — Continuez. □

LA MARQUISE — J'ai dit hier, dans une assemblée, à propos de Pierre Farnèse, l'évêque de Fano, que la sainte Eglise catholique était un lieu de débauche. □

LE CARDINAL — Continuez. □

LA MARQUISE — J'ai écouté des discours contraires à la fidélité que j'ai jurée à mon mari.

LE CARDINAL — Qui vous a tenu ce discours ? □

LA MARQUISE — J'ai lu une lettre écrite dans la même pensée. □

LE CARDINAL — Qui vous a écrit cette lettre ? □

LA MARQUISE — Je m'accuse de ce que j'ai fait, et non de ce qu'ont fait les autres. □

LE CARDINAL — Ma fille, vous devez me répondre, si vous voulez que je puisse vous donner l'absolution en toute sécurité. Avant tout, dites-moi si vous avez répondu à cette lettre.

LA MARQUISE — J'y ai répondu de vive voix, mais non par écrit. □

LE CARDINAL — Qu'avez-vous répondu ? □

LA MARQUISE — J'ai accordé à la personne qui m'avait écrit la permission de me voir comme elle le demandait. □

LE CARDINAL — Comment s'est passée cette entrevue ? □

LA MARQUISE — Je me suis accusée déjà d'avoir écouté des discours contraires à mon honneur... □

LE CARDINAL — Comment y avez-vous répondu ? □

LA MARQUISE — Comme il convient à une femme qui se respecte. □

LE CARDINAL — N'avez-vous point laissé entrevoir qu'on finirait par vous persuader ? □

LA MARQUISE — Non, mon père. □

LE CARDINAL — Avez-vous annoncé à la personne dont il s'agit, la résolution de ne plus écouter de semblables discours à l'avenir ? □

LA MARQUISE — Oui, mon père. □

LE CARDINAL — Cette personne vous plaît-elle ? □

LA MARQUISE — Mon cœur n'en sait rien, j'espère. □

LE CARDINAL — Avez-vous averti votre mari ? □

LA MARQUISE — Non, mon père. Une honnête femme ne doit point troubler son ménage par des récits de cette sorte. □

LE CARDINAL — Ne me cachez-vous rien ? Ne s'est-il rien passé entre vous et la personne dont il s'agit, que vous hésitez à me confier ? Pas un regard tendre ? Pas un baiser pris à la dérobée ? □

LA MARQUISE — Non, mon père. □

LE CARDINAL — Cela est-il sûr, ma fille ? □

LA MARQUISE — Mon beau-frère, il me semble que je n'ai pas l'habitude de mentir devant Dieu. □

LE CARDINAL — Vous avez refusé de me dire le nom que je vous ai demandé tout à l'heure ; je ne puis cependant vous donner l'absolution sans le savoir. □

LA MARQUISE — Pourquoi cela ? Lire une lettre peut être un péché ; mais non pas lire une



signature. Qu'importe le nom à la chose ? □

LE CARDINAL — Il importe plus que vous ne le pensez. □

LA MARQUISE — Malaspina, vous en voulez trop savoir. Refusez-moi l'absolution, si vous voulez, je prendrai pour confesseur le premier prêtre venu, qui me la donnera.

LE CARDINAL — Quelle violence, marquise ? Est-ce que je ne sais pas que c'est du duc que vous voulez parler ? □

LA MARQUISE — Du duc ! Eh bien ! Si vous le savez, pourquoi voulez-vous me le faire dire ?

LE CARDINAL — Pourquoi refusez-vous de le dire ? Cela m'étonne. □

LA MARQUISE — Et qu'en voulez-vous faire, vous, mon confesseur ? Est-ce pour le répéter à mon mari que vous tenez si fort à l'entendre ? Oui, cela est bien certain, c'est un tort que d'avoir pour confesseur un de ses parents. Le ciel m'est témoin qu'en m'agenouillant devant vous, j'oublie que je suis votre belle-sœur ; mais vous prenez soin de me le rappeler ; prenez garde, Cibo, prenez garde à votre salut éternel, tout cardinal que vous êtes. □

LE CARDINAL — Revenez donc à cette place, marquise ; il n'y a pas tant de mal que vous croyez. □

LA MARQUISE — Que voulez-vous dire ? □

LE CARDINAL — Qu'un confesseur doit tout savoir, parce qu'il peut tout diriger, et qu'un beau-frère ne doit rien dire, à certaines conditions. □

LA MARQUISE — Quelles conditions ? □

LE CARDINAL — Non, non, je me trompe ; ce n'était pas ce mot-là que je voulais employer. je voulais dire que le duc est puissant, qu'une rupture avec lui peut nuire aux plus riches familles ; mais qu'un secret d'importance entre des mains expérimentées peut devenir une source de biens abondante. □

LA MARQUISE — Une "source de biens" ! "Des mains expérimentées" ! Je reste là, en vérité, comme une statue. Que couves-tu, prêtre, sous ces paroles ambiguës ? Il y a certains assemblages de mots qui passent par instants sur vos lèvres, à vous autres ; on ne sait qu'en penser. □

LE CARDINAL — Revenez donc vous asseoir là, Ricciarda. Je ne vous ai point encore donné l'absolution. □

LA MARQUISE — Parlez toujours ; il n'est pas prouvé que j'en veuille. □

LE CARDINAL — Prenez garde à vous, marquise ! Quand on veut me braver en face, il faut avoir une armure solide et sans défaut ; je ne veux point menacer ; je n'ai qu'un mot à vous dire : prenez un autre confesseur. (*Il sort.*) □

LA MARQUISE — Cela est inouï. **Musique**

## SCENE 7

*Giomo chante une chanson*

LE DUC — Dis-moi, Hongrois, que t'avait donc fait ce garçon que je t'ai vu bastonner tantôt d'une si joyeuse manière ? □

GIOMO — Ma foi, je ne saurais le dire, ni lui non plus. □

LE DUC — Pourquoi ? Est-ce qu'il est mort ?

GIOMO — Tout à l'heure, en passant, il m'a semblé qu'on l'enterrait. □

LE DUC — Quand mon Giomo frappe, il frappe. □

GIOMO — Je vous ai vu tuer un homme d'un seul coup plus d'une fois. □

LE DUC — Tu crois ! J'étais donc gris ? Quand je suis en gaieté, tous mes moindres coups sont mortels. Qu'as-tu donc, petit ? Est-ce que la main te tremble ? Tu louches terriblement.

TEBALDEO — Rien, Monseigneur, plaise à votre Altesse. (*Entre Lorenzo*)

LORENZO — Cela avance-t-il ? êtes-vous content de mon protégé ? Vous avez là une jolie cotte de mailles, mignon ! Mais cela doit être bien chaud. □

LE DUC — En vérité, si elle me gênait, je n'en porterais pas. Mais c'est du fil d'acier ; la lime la plus aiguë n'en pourrait ronger une maille, et en même temps c'est léger comme de la soie. Il n'y a peut-être pas la pareille dans toute l'Europe ; aussi je ne la quitte guère, jamais, pour mieux dire.

LORENZO — C'est très léger, mais très solide. Croyez-vous cela à l'épreuve du stylet ? □

LE DUC — Assurément. □

LORENZO — Pourquoi donc posez-vous à moitié nu ? Cette cotte de mailles aurait fait son effet dans votre portrait ; vous avez eu tort de la quitter.

LE DUC — C'est le peintre qui l'a voulu ; cela vaut toujours mieux, d'ailleurs, de poser le col découvert : regarde les antiques. □

LORENZO — Où diable est ma guitare ? Il faut que je fasse un second couplet à Giomo.

TEBALDEO — Altesse, je n'en ferai pas davantage aujourd'hui.

GIOMO — Altesse, Lorenzo est vraiment incroyable. Le voilà en contemplation devant le puits du jardin : ce n'est pas là qu'il devrait chercher sa guitare...

LE DUC — Donne-moi mes habits. Où est ma cotte de mailles ? □

GIOMO — Je ne la trouve pas ; j'ai beau chercher ; elle s'est envolée. □

LE DUC — Renzino la tenait il n'y a pas cinq minutes... Il l'aura jeté dans un coin en s'en allant comme à son habitude de paresseux... □

GIOMO — Cela est incroyable ; pas plus de cotte de mailles que sur ma main. □

LE DUC — Allons, tu rêves ! Cela est impossible. □

GIOMO — Voyez vous-même, Altesse ; la chambre n'est pas si grande. □

LE DUC — Renzo la tenait là, sur ce sofa. (*Rentre Lorenzo.*) Qu'as-tu donc fait de ma cotte de maille ? Nous ne pouvons plus la trouver. □

LORENZO — Je l'ai remise où elle était. Attendez ; non : je l'ai posée sur ce fauteuil ; non, c'était sur le lit. Je n'en sais rien. Mais j'ai trouvé ma guitare. (*il chante en s'accompagnant.*)

GIOMO — Dans le puits du jardin, apparemment ? Car vous étiez penché dessus tout à l'heure d'un air tout à fait absorbé. □

LORENZO — Cracher dans un puits pour faire des ronds est mon plus grand bonheur. Après boire et dormir, je n'ai pas d'autre occupation. (*il continue à jouer.*) *Bonjour, bonjour, abbessse de mon cœur.* □

LE DUC — Cela est inouï que cette cotte se trouve perdue ! Je crois que je ne l'ai pas ôtée deux fois dans ma vie, si ce n'est pour me coucher.

LORENZO — Laissez donc, laissez donc. N'allez pas faire un valet de chambre d'un fils de pape ? Vos gens la trouveront. □

LE DUC — Que le diable t'emporte ! C'est toi qui l'as égarée. □

LORENZO — Si j'étais duc de Florence, je m'inquiérais d'autre chose que de mes cottes. A propos, j'ai parlé de vous à ma soeur. Tout est au mieux ; venez donc vous asseoir un peu ici que je vous parle à l'oreille.

GIOMO — Cela est singulier, au moins ; la cotte de mailles est enlevée. □

LE DUC — On la retrouvera. □

GIOMO, *à part* — Quitter la compagnie pour aller cracher dans le puits, cela n'est pas naturel. Je voudrais retrouver cette cotte de mailles, pour m'ôter de la tête une vieille idée qui se rouille de temps en temps. Bah ! Un Lorenzaccio ! La cotte est sous quelque fauteuil.

## SCENE 8

SALVIATI — ALESSANDRO ! Medici ! Ouvre ta fenêtre, et regarde un peu comme on traite

tes serviteurs. □

LE DUC — Qui est là dans la boue ? Qui se traîne aux murailles de mon palais avec ces cris épouvantables ?

SALVIATI — Les Strozzi m'ont assassiné ; je vais mourir à ta porte. □

LE DUC — Lesquels des Strozzi, et pourquoi ? □

SALVIATI — Parce que j'ai dit que leur sœur était amoureuse de toi, mon noble duc. Les Strozzi ont trouvé leur sœur insultée, parce que j'ai dit que tu lui plaisais ; trois d'entre eux m'ont assassiné, j'ai reconnu PIETRO et Tomasino ; je ne connais pas le troisième. □

LE DUC — Fais-toi monter ici ! Par Hercule ! Les meurtriers passeront la nuit en prison, et on les pendra demain matin. **Musique**

## ACTE III

### SCENE 1

SCORONCONCOLO — Maître, as-tu assez de ce jeu ? □

LORENZO — Non ; je veux qu'on nous entende longtemps aujourd'hui, crie plus fort.

SCORONCONCOLO — Au secours ! Trahison ! Lorenzo de l'enfer ! □

LORENZO — Meurs ! Infâme ! Je te saignerai, pourceau, je te saignerai. Au cœur, au cœur. Il est éventré. Crie donc, frappe donc, fais comme moi. Ouvre lui les entrailles, coupons le par morceaux et mangeons, mangeons. J'en ai jusqu'au coude, mordons, mordons et mangeons ! Traître, meurtrier. Tu m'as assassiné, je meurs ! □

SCORONCONCOLO — A moi, mes archers ! Au secours ! On me tue ! Lorenzo de l'enfer !

LORENZO — Ô jour de sang, jour de mes noces ! Ô soleil ! Soleil ! Tu es sec comme le plomb, tu meurs de soif, soleil ! Son sang t'enivrera. Ô ma vengeance ! Il vous faut le crâne ! Ah le crâne, le crâne ! (*il s'évanouit*)

SCORONCONCOLO — Es tu en délire ? As-tu la fièvre ?

LORENZO — Es-tu sûr que les voisins nous entendent ? □

SCORONCONCOLO — Satan du fond de l'enfer nous entendrait ! Sur mon âme de damné tu as inventé un rude jeu, maître, et tu y vas en vrai tigre ; tu rugis comme une caverne pleine de panthères et de lions. Mais pourquoi tu me fais crier et blasphémer ainsi tous les jours dans cette chambre ? Maître, si tu as un ennemi, dis-le, je t'en débarrasserai sans qu'il y paraisse autrement. □

LORENZO — Ce n'est rien ; je te dis que mon seul plaisir est de faire peur à mes voisins. Maintenant ils ne se dérangent même plus. □

SCORONCONCOLO — Depuis que nous trépignons dans cette chambre, et que nous y mettons tout à l'envers, ils doivent être bien accoutumés à notre tapage, je crois que tu pourrais égorger trente hommes dans ce corridor. Si tu veux faire peur aux voisins, tu t'y prends mal. Ils ont eu peur la première fois, c'est vrai ; mais maintenant ils se contentent d'enrager...

LORENZO — Tu crois ? □

SCORONCONCOLO — Tu as un ennemi, maître. Ne t'ai-je pas vu frapper du pied la terre, et maudire le jour de ta naissance ? Et au milieu de tes fureurs, n'ai-je pas entendu résonner distinctement un petit mot bien net : vengeance ? □ Tiens, maître, crois-moi, tu maigris ; tu n'as plus le mot pour rire comme avant. Est-ce que sur deux hommes au soleil il n'y en a pas toujours un dont l'ombre gêne l'autre ? Ton médecin est dans ma gaine ; laisse-moi te guérir... □

LORENZO — Ce médecin-là t'a-t-il jamais guéri, toi ? □

SCORONCONCOLO — Quatre ou cinq fois. La dernière fois c'était à Padoue à propos d'une...□

LORENZO — Fais moi voir ta dague... Que signifie cette devise : "*Sirvo a mi Senor, soy viva*"□

SCORONCONCOLO — *J'obéis à mon maître et je suis prompte...*□

LORENZO — Par la messe, c'est une bonne lame.□

SCORONCONCOLO — Essaye-la, et tu verras !□

LORENZO — Ami, tu as deviné mon mal, j'ai un ennemi.□

SCORONCONCOLO — Eh bien ! Je veux t'en guérir sur l'heure. Quel est son nom ?

LORENZO — Qu'importe son nom ?□

SCORONCONCOLO — Fût-ce le pape ! Pour toi, je remettrais le Christ en croix.

LORENZO — Ecoute bien, je ferai le coup dans cette chambre : si je l'abats du premier coup, ne t'avise pas de le toucher. Mais c'est un sanglier. Si je le manque, il m'écrasera dans sa main !

Oh ! S'il s'échappait ! Jure moi qu'entré dans cette chambre il n'en sortira pas vivant ! C'est à moi qu'il appartient.

SCORONCONCOLO — Je te le jure par l'Eucharistie, par saint Pluton et par la gueule de l'enfer ! Amen !

## SCENE 2

PIETRO — J'ai envie de me couper la main droite. Avoir manqué cette canaille ! Un coup si juste, et l'avoir manqué ! Le drôle a fait comme les araignées, il s'est laissé tomber en repliant ses pattes crochues, et il a fait le mort de peur d'être achevé.□

FILIPPO — Que t'importe qu'il vive ? Ta Vengeance n'en est que plus complète.

PIETRO — Voilà comme vous voyez les choses. Mon père, vous êtes bon patriote, mais encore meilleur père de famille : ne vous mêlez pas de tout cela.□

FILIPPO — Où vas-tu ?□

PIETRO — Pourquoi voulez-vous le savoir ? Je vais chez les Pazzi. Nous sommes là une cinquantaine, les Ruccellaï et d'autres, qui ne portons pas le bâtard dans nos entrailles.

FILIPPO — Mais vous n'avez pas de plan ? ô enfants, enfants ! Jouer avec la vie et la mort ! Des questions qui ont remué le monde ! Des idées qui ont blanchi des milliers de têtes, et qui les ont fait rouler comme des grains de sable sur les pieds du bourreau ! Des projets que la Providence elle-même regarde en silence et avec terreur, et qu'elle laisse achever à l'homme, sans oser y toucher !

Vous parlez de tout cela en faisant des armes et en buvant un verre de vin d'Espagne, comme s'il s'agissait d'un cheval ou d'une mascarade ! Savez-vous ce que c'est qu'une république ? ô enfants, enfants !

PIETRO — Un bon coup de lancette guérit tous les maux.□

FILIPPO — Guérir ! Guérir ! Savez-vous que le plus petit coup de lancette doit être donné par le médecin ?□

PIETRO — Les Medici sont une peste. Celui qui est mordu par un serpent n'a que faire d'un médecin ; il n'a qu'à se brûler la plaie.□

FILIPPO — Et quand vous aurez renversé ce qui est, que voulez-vous mettre à la place ?

PIETRO — Nous sommes toujours sûrs de ne pas trouver pire.

FILIPPO — Cela est irrévocable ? Vous voulez agir ?□

PIETRO — Adieu, mon père ; laissez-moi aller seul.□

FILIPPO — Depuis quand le vieil aigle reste-t-il dans le nid, quand ses aiglons vont à la curée ? ô mes enfants ! Vous qui avez la force que j'ai perdue !□ Emmène-moi, mon fils, je ne vous ferai pas de longs discours ; je ne radote pas encore ; attends que je prenne mon manteau.□

PIETRO — Venez, mon noble père. Vous êtes notre patriarche, venez voir marcher au soleil les

rêves de votre vie. La liberté est mûre. (*ils sortent.*) **Musique**

### SCENE 3

L'OFFICIER — Qu'on saisisse cet homme. □

PIETRO — Lâchez-moi, misérables, ou je vous éventre comme des pourceaux ! □

FILIPPO — Sur quel ordre agissez-vous, monsieur ? □

L'OFFICIER — Voilà mon mandat, j'ai ordre d'arrêter PIETRO et Thomas Strozzi. □

PIETRO — De quoi nous accuse-t-on ? Qu'avons-nous fait ? On n'a pas le droit de m'arrêter sans un ordre des Huit. Je me soucie bien des ordres d'ALESSANDRO ! Où est l'ordre des Huit ? L'OFFICIER — C'est devant eux que nous vous menons. □

PIETRO — Si c'est devant eux, je n'ai rien à dire. De quoi suis-je accusé ? □

L'OFFICIER — Cela ne me regarde pas. □

PIETRO — N'avez aucune inquiétude, mon père ; les Huit me renverront souper à la maison, et le bâtard en sera pour ses frais de justice. **Musique** (*Entre Lorenzo.*) □

FILIPPO — Où en sommes-nous donc si le saint appareil des exécutions judiciaires devient la cuirasse des ruffians et des ivrognes, ô Christ ! L'honneur des Strozzi souffleté en place publique ! □

LORENZO — Demandes-tu l'aumône, FILIPPO, au coin de cette rue ? □

FILIPPO — Je demande l'aumône à la justice des hommes ; je suis un mendiant affamé de justice, et mon honneur est en haillons. PIETRO et Thomas sont en prison. □

LORENZO — PIETRO et Tommaso sont en prison ; est-ce là tout ? □

FILIPPO — ô Ciel et terre, oui ! C'est là tout. Presque rien, deux enfants de mes entrailles qui vont s'asseoir au banc des voleurs. Deux têtes que je vais trouver demain matin clouées sur la porte de la forteresse ; oui, c'est là tout, rien de plus, en vérité. □

LORENZO — PIETRO est un homme ; il parlera, et il sera mis en liberté. Rentrez chez vous, tenez-vous tranquille, ou faites mieux, quittez Florence. □

FILIPPO — Moi, un banni ! Moi dans un lit d'auberge à mon heure dernière ! ô Dieu ! Tout cela pour une parole d'un Salviati ! □

LORENZO — Sachez-le, Salviati voulait séduire votre fille, mais non pas pour lui seul.

ALESSANDRO a un pied dans le lit de cet homme ; il y exerce le droit du seigneur sur la prostitution. □

FILIPPO — Et nous n'agirions pas ! Mais je m'épuise, vois-tu... Dis moi ce que tu penses, je le ferai. □

LORENZO — Rentrez chez vous, mon bon monsieur. □

FILIPPO — Je vais aller chez les Pazzi ; il y a là cinquante jeunes gens, tous déterminés. Que les Medici prennent garde à eux ! □

LORENZO — Il y a plusieurs démons, FILIPPO ; celui qui te tente en ce moment n'est pas le moins à craindre de tous.

FILIPPO — Que veux-tu dire ? □

LORENZO — Prends-y garde ; c'est un démon plus beau que Gabriel : la liberté, la patrie, le bonheur des hommes, tous ces mots résonnent à son approche comme les cordes d'une lyre. Les larmes de ses yeux fécondent la terre, et il tient à la main la palme des martyrs. Prends-y garde ! □ Une fois, dans ma vie, je l'ai vu traverser les cieux. J'étais courbé sur mes livres ; le toucher de sa main a fait frémir mes cheveux comme une plume légère. □

FILIPPO — Je ne sais pourquoi j'ai peur de te comprendre. □

LORENZO — N'avez-vous vraiment dans la tête que cela : délivrer vos fils ? Mettez la main sur la conscience ; quelque autre pensée plus vaste, plus terrible, ne vous entraîne-t-elle pas comme

un chariot étourdissant au milieu de cette jeunesse ? □

FILIPPO — Eh bien ! Oui, que l'injustice faite à ma famille soit le signal de la liberté. Pour moi, et pour tous, j'irai ! □

LORENZO — Prends garde à toi, FILIPPO, tu as pensé au bonheur de l'humanité. □

FILIPPO — Que veut dire ceci ? □

LORENZO — Rentrez chez vous, tâchez de délivrer vos enfants ; si vous ne le pouvez pas, laissez-leur subir une légère punition; je sais pertinemment qu'il n'y a pas d'autres dangers pour eux. □

FILIPPO — Quand cela serait vrai, pourquoi aurais-je tort de penser à la liberté ?

LORENZO — FILIPPO, FILIPPO, prends garde à toi. Tu as soixante ans de vertu sur ta tête grise ; c'est un enjeu trop cher pour le jouer aux dés. □

FILIPPO — Si tu caches, sous ces sombres paroles, quelque chose que je puisse entendre, parle ; tu m'irrites singulièrement. □

LORENZO — Tel que tu me vois, FILIPPO, j'ai été honnête. J'ai cru à la vertu, à la grandeur humaine, comme un martyr croit à son dieu... □

FILIPPO — Eh bien, Lorenzo ? □

LORENZO — Ma jeunesse a été pure comme l'or. Pendant vingt ans de silence, la foudre s'est amoncelée dans ma poitrine, et il faut que je sois réellement une étincelle du tonnerre, car tout à coup, une certaine nuit que j'étais assis dans les ruines du Colisée antique, je ne sais pourquoi je me levai, je tendis vers le ciel mes bras trempés de rosée, et je jurai qu'un des tyrans de la patrie mourrait de ma main. J'étais un étudiant paisible, je ne m'occupais alors que des arts et des sciences, et il m'est impossible de dire comment cet étrange serment s'est fait en moi. Peut-être est-ce là ce qu'on éprouve quand on devient amoureux. □

FILIPPO — J'ai toujours eu confiance en toi, et cependant je crois rêver. □

LORENZO — Et moi aussi, j'étais heureux alors ; j'avais le cœur et les mains tranquilles ; mon nom m'appelait au trône, et je n'avais qu'à laisser le soleil se lever et se coucher pour voir fleurir autour de moi toutes les espérances humaines. Les hommes ne m'avaient fait ni bien ni mal ; mais j'étais bon, et, pour mon malheur éternel, j'ai voulu être grand. Il faut que je l'avoue ; si la Providence m'a poussé à la résolution de tuer un tyran, l'orgueil m'y a poussé aussi. □

FILIPPO — L'orgueil de la vertu est un noble orgueil. Pourquoi t'en défendrais-tu ?

LORENZO — La tâche que je m'imposais était rude avec ALESSANDRO. Florence était, comme aujourd'hui, noyée de vin et de sang. L'empereur et le pape avaient fait un duc d'un garçon boucher. Pour plaire à mon cousin, il fallait arriver à lui, porté par les larmes des familles, pour devenir son ami, et acquérir sa confiance, il fallait baiser sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies. J'étais pur comme un lys, et cependant je n'ai pas reculé devant cette tâche. Tu dois comprendre ce que j'ai souffert, je suis devenu vicieux, lâche, un objet de honte et d'opprobre ; qu'importe ? Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. □

FILIPPO — Tu baisses la tête ; tes yeux sont humides.

LORENZO — Non, je ne rougis point ; les masques n'ont point de rougeur au service de la honte. J'ai fait ce que j'ai fait. J'ai réussi dans mon entreprise. ALESSANDRO viendra bientôt dans un certain lieu d'où il ne sortira pas debout. Je suis au terme de ma peine : le buffle sauvage, quand le bouvier l'abat sur l'herbe, n'est pas entouré de plus de filets, de plus de nœuds coulants que je n'en ai tissés autour de mon bâtard. Ce cœur, jusques auquel une armée ne serait pas parvenue en un an, il est maintenant à nu sous ma main ; je n'ai qu'à laisser tomber mon stylet pour qu'il y entre. Tout sera fait.

FILIPPO — Tu m'étonnes de plus en plus. □

LORENZO — C'est parce que je vous vois tel que j'ai été que je vous parle ainsi. La vie est

comme une cité, on peut y rester cinquante ou soixante ans sans voir autre chose que des promenades et des places, mais il ne faut pas entrer dans les mauvais quartiers, ni s'arrêter en rentrant chez soi... Voilà mon avis, FILIPPO ; s'il s'agit de sauver tes enfants, je te dis de rester tranquille; c'est le meilleur moyen pour qu'on te les renvoie après une petite sermonce. S'il s'agit de tenter quelque chose pour les hommes, je te conseille de te couper les bras, car tu ne seras pas longtemps à t'apercevoir qu'il n'y a que toi qui en aies.

FILIPPO — Je conçois que le rôle que tu joues t'ait donné de pareilles idées, et tu crois que tout ressemble à ce que tu as vu. □

LORENZO — Quand je suis dans la rue, moi, Lorenzaccio, les enfants ne me jettent pas de boue ! Les lits des filles sont encore chauds de ma sueur, et les pères ne prennent pas, quand je passe, leurs couteaux ! Au fond de ces dix mille maisons que voilà, la septième génération parlera encore de la nuit où j'y suis entré, et pas une ne vomit à ma vue ? Pas une goutte de poison ne tombe dans mon chocolat ; que dis-je ? Ô FILIPPO ! Les mères pauvres soulèvent honteusement le voile de leurs filles quand je m'arrête au seuil de leurs portes ; elles me laissent voir leur beauté avec un sourire plus vil que le baiser de judas, tandis que moi, pinçant le menton de la petite, je serre les poings de rage en remuant dans ma poche quatre ou cinq méchantes pièces d'or.

FILIPPO — Que le tentateur ne méprise pas le faible... □

LORENZO — Suis-je un Satan ? Lumière du Ciel ! Je m'en souviens encore ; j'aurais pleuré avec la première fille que j'ai séduite, si elle ne s'était mise à rire. Quand j'ai commencé à jouer mon rôle de Brutus moderne, je marchais dans mes habits neufs de la grande confrérie du vice comme un enfant de dix ans dans l'armure d'un géant. Je croyais que la corruption était un stigmaté, et que les monstres seuls le portaient au front. FILIPPO ! J'entrai alors dans la vie, et je vis qu'à mon approche tout le monde en faisait autant que moi ; tous les masques tombaient devant mon regard ; l'humanité souleva sa robe et me montra, comme à un adepte digne d'elle, sa monstrueuse nudité. J'ai vu les hommes tels qu'ils sont, et je me suis dit : Pour qui est-ce donc que je travaille ? Lorsque je parcourais les rues de Florence, avec mon fantôme à mes côtés, je regardais autour de moi, je me demandais : Quand j'aurai fait mon coup, celui-là en profitera-t-il ? □ J'ai vu les républicains dans leurs cabinets ; je suis entré dans les boutiques, j'ai écouté et j'ai guetté, j'ai recueilli les discours des gens du peuple ; j'ai vu l'effet que produisait sur eux la tyrannie ; j'ai bu dans les banquets patriotiques le vin qui engendre la métaphore et la prosopopée ; j'ai avalé entre deux baisers les larmes les plus vertueuses ; j'attendais toujours que l'humanité me laissât voir sur sa face quelque chose d'honnête. □

FILIPPO — Si tu n'as vu que le mal, je te plains, mais je ne puis te croire. Le mal existe, mais non pas sans le bien ; comme l'ombre existe, mais non sans la lumière. □

LORENZO — Tu ne veux voir en moi qu'un mépriseur d'hommes, c'est me faire injure, je sais parfaitement qu'il y en a de bons. Mais à quoi servent-ils ? Que font-ils ? Comment agissent-ils ? Qu'importe que la conscience soit vivante, si le bras est mort ? Tout ce que j'ai à voir, moi, c'est que je suis perdu, et que les hommes n'en profiteront pas plus qu'ils ne me comprendront.

FILIPPO — Pauvre enfant, tu me navres le cœur ! Mais quand tu auras délivré ta patrie, tu redeviendras honnête. □

LORENZO — FILIPPO, FILIPPO, j'ai été honnête. La main qui a soulevé une fois le voile de la vérité ne peut plus le laisser retomber ; elle reste immobile jusqu'à la mort.

FILIPPO — Mais pourquoi tueras-tu le duc, si tu as des idées pareilles ? □

LORENZO — Pourquoi ? Tu le demandes ? □

FILIPPO — Si tu crois que c'est un meurtre inutile à ta patrie, pourquoi le commets-tu ?

LORENZO — Tu me demandes cela en face ? Regarde moi donc un peu, j'ai été beau, tranquille et vertueux.

FILIPPO — Quel abîme tu m'ouvres !

LORENZO — Tu me demandes pourquoi je tue ALESSANDRO ? Veux-tu donc que je m'empoisonne, ou que je saute dans l'Arno ? Veux-tu donc que je m'arrache le seul fil qui rattache aujourd'hui mon cœur à quelques fibres de mon cœur d'autrefois ? Songes-tu que ce meurtre, c'est tout ce qui me reste de ma vertu ? □ Songes-tu que je glisse depuis deux ans sur un rocher taillé à pic, et que ce meurtre est le seul brin d'herbe où j'aie pu cramponner mes ongles ? Crois-tu donc que je n'aie plus d'orgueil, parce que je n'ai plus de honte ? Et veux-tu que je laisse mourir en silence l'énigme de ma vie ?

Oui, si je pouvais revenir à la vertu, si mon apprentissage du vice pouvait s'évanouir, j'épargnerais peut-être ce conducteur de bœufs. Mais j'aime le vin, le jeu et les filles ; comprends-tu cela ? Si tu honores en moi quelque chose, toi qui me parles, c'est mon meurtre que tu honores, peut-être justement parce que tu ne le ferais pas. Voilà assez longtemps, vois-tu, que les républicains me couvrent de boue et d'infamie ; j'en ai assez de me voir conspué par des lâches sans nom qui m'accablent d'injures pour se dispenser de m'assommer, comme ils le devraient, j'en ai assez d'entendre brailler en plein vent le bavardage humain ; il faut que le monde sache un peu qui je suis et qui il est. Dieu merci, c'est peut-être demain que je tue ALESSANDRO ; dans deux jours j'aurai fini. Que les hommes me comprennent ou non, qu'ils agissent ou n'agissent pas, j'aurai dit ce que j'ai à dire et l'humanité gardera sur sa joue le soufflet de mon épée marqué en traits de sang. Ma vie entière est au bout de ma dague, et que la Providence tourne ou non la tête, en m'entendant frapper, je jette la nature humaine à pile ou face sur la tombe d'ALESSANDRO ; dans deux jours les hommes comparaitront devant le tribunal de ma volonté. □

FILIPPO — Tout cela m'étonne, tu peux avoir raison, mais il faut que j'agisse ; je vais rassembler mes parents. □

LORENZO — Comme tu voudras ! (*ils sortent*) **Musique**

#### SCENE 4

CATERINA — "Lorenzo a dû vous parler de moi ; mais qui pourrait vous parler dignement d'un amour pareil au mien ? Que ma plume vous apprenne ce que ma bouche ne peut vous dire et ce que mon cœur voudrait signer de son sang. ALESSANDRO de Medici." □ Si mon nom n'était pas sur l'adresse, je croirais que le messenger s'est trompé, et ce que je lis me fait douter de mes yeux. Ô ma mère Chérie, voyez ce qu'on m'écrit ; expliquez-moi, si vous pouvez, ce mystère.

MARIA — Malheureuse ! Malheureuse ! Il t'aime ! Où t'a-t-il vue ? Où lui as-tu parlé ?

CATERINA — Nulle part ; un messenger m'a apporté cela comme je sortais de l'église.

MARIA — Lorenzo, dit-il, a dû te parler de lui ? Ah ! CATERINA, avoir un fils pareil ! Oui, faire de sa sœur la maîtresse du duc ! Quels noms portent ces créatures ! Je ne puis le dire ; oui, il manquait cela à Lorenzo. Viens, je veux lui porter cette lettre ouverte, et savoir devant Dieu comment il répondra.

CATERINA — Je croyais que le duc aimait..., pardon, ma mère ; mais je croyais que le duc aimait la Marquise de Cibo ; on me l'avait dit. □

MARIA — Cela est vrai, il l'a aimée, s'il peut aimer.

CATERINA — Il ne l'aime plus ? Ah ! Comment peut-on offrir sans honte un cœur pareil ! Venez ma mère, allons chez Lorenzo. □

MARIA — Donne-moi ton bras. Je ne sais ce que j'éprouve depuis quelques jours ; j'ai trop souffert, ma pauvre CATERINA ; pourquoi m'as-tu lu cette lettre ? Je ne puis plus rien supporter. Tout ce que je vois m'entraîne vers la tombe. Allons, soutiens-moi, pauvre enfant ; je ne te donnerai pas longtemps cette peine.



**SCENE 5**

LE CARDINAL — Quelle parure, marquise. Voilà des fleurs qui embaument. □

LA MARQUISE — Je ne puis vous recevoir, Cardinal ; j'attends une amie ; vous m'excuserez.

LE CARDINAL — Je vous laisse, je vous laisse. Ce boudoir dont j'aperçois la porte entrouverte là-bas, c'est un petit paradis. Irai-je vous y attendre ? □

LA MARQUISE — Je suis pressée, pardonnez-moi, non, pas dans mon boudoir; où vous voudrez.

LE CARDINAL — Je reviendrai dans un moment plus favorable. *(il sort.)* □

LA MARQUISE — Pourquoi toujours le visage de ce prêtre ? Est-ce que l'heure de ma mort serait proche ? Quel précipice que la vie ! Il est neuf heures, et c'est le duc que j'attends ! □ Advienne que pourra !

**SCENE 6**

LES CONVIVES — Meurent les Medici ! □

FILIPPO — Il est temps que Florence apprenne à ces bâtards ce que c'est que le droit de vie et de mort. Nous sommes tout autant que les Medici ! Sommes-nous des hommes ? Ce soir, allons d'abord délivrer nos fils ; demain nous irons tous ensemble, l'épée nue, à la porte de toutes les grandes familles ; il y a à Florence quatre vingt palais, et de chacun d'eux sortira une troupe pareille à la nôtre quand la liberté y frappera. Nous y planterons les drapeaux noirs de la peste ; ils accourront à ce signal de mort. Ce sont les couleurs de la colère céleste. □

LES CONVIVES — Vive la liberté ! □

FILIPPO — Je prends Dieu à témoin que c'est la violence qui me force à tirer l'épée ; que je suis resté durant soixante ans bon et paisible citoyen ; que je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit au monde, et que la moitié de ma fortune a été employée à secourir les malheureux.

LES CONVIVES — C'est vrai. □

FILIPPO — C'est une juste vengeance qui me pousse à la révolte, et je me fais rebelle parce que Dieu m'a fait père. Je ne suis poussé par aucun motif d'ambition, ni d'intérêt, ni d'orgueil. Ma cause est loyale, honorable et sacrée. Emplissez vos coupes, et levez-vous. Notre vengeance est une hostie que nous pouvons briser sans crainte et nous partager devant Dieu. Je bois à la mort des Medici ! □

LES CONVIVES — A la mort des Medici ! □

LUIA — Ah ! Je vais mourir. □

FILIPPO — Qu'as-tu, ma fille ! Mon Dieu, comme tu pâlis ! Parle, qu'as-tu ? Au secours, au secours ! Un médecin ! Vite ! □

LUIA — Papa, je vais mourir. *(Elle meurt.)* □

FILIPPO — Un médecin ! Ma fille est empoisonnée ! □

UN DES CONVIVES — C'est du poison des Medici. Il y avait autour de la table un domestique qui a appartenu à la femme de Salviati. □

UN AUTRE — C'est horrible ! C'est un meurtre inouï !

UN AUTRE — Cela crie vengeance au ciel; sortons, et allons égorger ALESSANDRO. □

FILIPPO — A quoi sert-il de la regarder ? Elle est morte. □

UN CONVIVE — Venge-toi, FILIPPO, laisse-nous te venger. Que ta LUIA soit notre Lucrece ! Nous ferons boire à ALESSANDRO le reste de son verre. □

FILIPPO — Liberté, vengeance, j'ai deux fils en prison, et voilà ma fille morte. Si je reste ici, tout va mourir autour de moi. L'important, c'est que je m'en aille, quand ma porte et mes fenêtres seront fermées, on ne pensera plus aux Strozzi. Si elles restent ouvertes, je m'en vais vous voir tomber tous les uns après les autres. Il est temps que je ferme ma boutique ; adieu, mes amis,

restez tranquilles ; si je n'y suis plus, on ne vous fera rien. Je m'en vais de ce pas à Venise. N'enterrez pas ma pauvre enfant; mes vieux moines viendront demain, et ils l'emporteront. Dieu de justice ! Dieu de justice ! Que t'ai-je fait ? (*il sort en courant.*)

### SCENE 7

LE DUC — Des mots, des mots, et rien de plus. □

LA MARQUISE — Vous autres hommes, cela est si peu pour vous : à quoi bon écouter une femme ? Une femme qui parle d'autre chose que de chiffons et de libertinage. □

LE DUC — Vous rêvez tout éveillée. □

LA MARQUISE — Oui, par le Ciel ! Oui, j'ai fait un rêve ; ALESSANDRO ! ALESSANDRO ! Quel mot que celui-là : je peux si je veux ! Ah ! Dieu lui-même n'en sait pas plus !

LE DUC — Ma chère, cela est fatigant. □

LA MARQUISE — Etre un roi sais-tu ce que c'est ? Avoir au bout de son bras cent mille mains ! Etre le rayon de soleil qui sèche les larmes des hommes ! Comme il tremblerait, ce vieux du Vatican, si tu ouvrais tes ailes, toi mon aiglon ! L'Empereur est si loin ! La garnison t'est si dévouée. Le jour où tu auras pour toi la nation tout entière... Ah ! Sais-tu ce que c'est qu'un peuple qui prend son bienfaiteur dans ses bras ? □

LE DUC — Je me soucie de l'impôt ; pourvu qu'on le paie, que m'importe ? □

LA MARQUISE — Mais enfin, on t'assassinera. Les pavés sortiront de terre et t'écraseront. Ah ! La postérité ! N'as-tu jamais vu ce spectre-là au chevet de ton lit ? Ne t'es-tu jamais demandé ce que penseront de toi ceux qui sont dans le ventre des vivants ? Tu n'as qu'un mot à dire. Déclare Florence indépendante ; réclame l'exécution du traité avec l'empire ; tire ton épée et montre-la ; ils te diront de la remettre au fourreau, que ses éclairs leur font mal aux yeux. Songe donc comme tu es grand ! Rien n'est décidé sur ton compte. Il y a dans le cœur des peuples de larges indulgences pour les princes. On t'a mal conseillé ; on t'a trompé. Mais il est encore temps ; tu n'as qu'à dire ; tant que tu es vivant, la page n'est pas tournée dans le livre de Dieu. □

LE DUC — Assez, ma chère, assez. □

LA MARQUISE — Mais quand elle le sera, es-tu sûr de dormir tranquille dans ton dernier sommeil ? Toi qui ne vas pas à la messe, et qui ne tiens qu'à l'impôt, es-tu sûr que l'éternité soit sourde, et qu'il n'y ait pas un écho de la vie dans le séjour hideux des trépassés ? Sais-tu où vont les larmes des peuples quand le vent les emporte ? □

LE DUC — Tu as une jolie jambe. □

LA MARQUISE — Ecoute-moi ; tu es étourdi, je le sais ; mais tu n'es pas méchant ; non, sur Dieu, tu ne l'es pas, tu ne peux pas l'être. Fais-toi violence ; réfléchis un instant, un seul instant à ce que je te dis. N'y a-t-il rien de vrai dans tout cela ? Suis-je décidément folle ? □

LE DUC — Tu me lais penser aux Strozzi avec tous tes discours ; et tu sais que je les déteste. Tu veux que je me révolte contre l'Empereur ; l'Empereur est mon beau-père, ma chère amie. Tu te figures que les Florentins ne m'aiment pas ; je suis sûr qu'ils m'aiment, moi. Eh ! Parbleu, quand tu aurais raison, de qui veux-tu que j'aie peur ? □

LA MARQUISE — Tu n'as pas peur de ton peuple, mais tu as peur de l'Empereur ; tu as tué ou déshonoré des centaines de citoyens, et tu crois avoir tout fait quand tu mets une cotte de mailles sous ton habit.

LE DUC — Paix ! Cela suffit. □

LA MARQUISE — Ah ! Je dis ce que je ne veux pas dire. Mon ami, tu es brave comme tu es

beau ; ce que tu as fait de mal, c'est ta jeunesse, c'est ta tête, que sais-je, moi ? C'est le sang qui coule violemment dans ces veines brûlantes, c'est ce soleil étouffant qui nous pèse.

Je t'en supplie, que mon nom, que mon pauvre amour pour toi ne soit pas inscrit sur une liste infâme. Je suis une femme, c'est vrai, et si la beauté est tout pour les femmes, bien d'autres valent mieux que moi. Mais n'as-tu rien, dis-moi, dis-moi donc, toi ! N'as-tu donc rien, là ! □

LE DUC — Quel démon ! Assieds-toi donc là, ma petite. □

LA MARQUISE — Ecoute ! écoute ! Je vois que tu t'ennuies auprès de moi. Tu comptes les moments, tu détournes la tête ; ne t'en va pas encore : c'est peut-être la dernière fois que je te vois. Ecoute ! Je te dis que Florence t'appelle sa peste nouvelle, et qu'il n'y a pas une chaumière où ton portrait ne soit collé sur les murailles avec un coup de couteau dans le cœur. Que je sois folle, que tu me haïsses demain, que m'importe ? Tu sauras cela. □

LE DUC — Malheur à toi, si tu joues avec ma colère ! □

LA MARQUISE — Oui, malheur à moi ! Malheur à moi ! □

LE DUC — Une autre fois, demain matin si tu veux... nous pourrons nous revoir et parler de cela. Ne te fâche pas, si je te quitte à présent, il faut que j'aille à la chasse. □

LA MARQUISE — Oui, malheur à moi ! Malheur à moi ! □

LE DUC — Pourquoi diable aussi te mêles-tu de politique ? Allons, allons, ton petit rôle de femme, et de vraie femme, te va si bien. Aide-moi donc à remettre mon habit ; je suis tout débraillé. □

LA MARQUISE — Adieu, ALESSANDRO. (*Entre le cardinal Cibo.*) □

LE CARDINAL — Ah ! - Pardon, Altesse, je croyais ma sœur toute seule. Je suis un maladroit. Je vous supplie de m'excuser. □

LE DUC — Allons donc, Malaspina, voilà qui sent le prêtre. Est-ce que vous devez voir ces choses-là ? Que diable est ce que cela vous fait ?

## SCENE 8

LA MARQUISE — Maintenant, que ferai-je ?

LE CARDINAL — Comme je voudrai. Apprenez-le : je ne suis ici ni envoyé du pape ni capitaine de Charles Quint, je suis plus que cela. □

LA MARQUISE — Oui, je le sais ; César a vendu son ombre au diable, cette ombre impériale se promène, affublée d'une robe rouge, sous le nom de Cibo.

LE CARDINAL — Vous êtes la maîtresse d'Alexandre, songez à cela ; et votre secret est entre mes mains.

LA MARQUISE — Faites-en ce qu'il vous plaira ; nous verrons l'usage qu'un confesseur sait faire de sa conscience.

LE CARDINAL — Vous vous trompez ; Ce n'est pas par votre confession que je l'ai appris ; je l'ai vu de mes propres yeux : je vous ai vue embrasser le duc. Vous me l'auriez avoué au confessionnal que je pourrais encore en parler sans péché, mais puisque je l'ai vu hors du confessionnal...

LA MARQUISE — Eh bien, après ?

LE CARDINAL — Pourquoi le duc vous quittait-il d'un pas si nonchalant, et en soupirant comme un écolier quand la cloche sonne ? Vous l'avez rassasié de votre patriotisme ; quels livres avez-vous lus, pour que vous ne sachiez pas que la maîtresse d'un roi parle ordinairement d'autre chose que de patriotisme ?

LA MARQUISE — J'avoue que l'on ne m'a jamais appris bien nettement de quoi devait parler la maîtresse d'un roi ; j'ai négligé de m'instruire sur ce point. □

LE CARDINAL — Il ne faut pas une grande science pour garder un amant un peu plus de trois

jours. Voulez-vous que je vous conseille ? Prenez votre manteau, et allez vous glisser dans l'alcôve du duc. S'il s'attend à des phrases en vous voyant, prouvez-lui que vous savez n'en pas faire à toutes les heures ; et faites en sorte que s'il s'endort sur ce cœur républicain, ce ne soit pas d'ennui. Etes-vous vierge ? N'y a-t-il plus de vin de Chypre ? N'avez-vous pas au fond de la mémoire quelque joyeuse chanson ? N'avez-vous pas lu l'Arétin ?

LA MARQUISE — Ô Ciel ! Etes-vous sûr que le ciel est vide, pour faire ainsi rougir votre pourpre elle-même ? □

LE CARDINAL — Il n'y a rien de si vertueux que l'oreille d'une femme dépravée. Feignez ou non de me comprendre, mais souvenez-vous que mon frère est votre mari.

LA MARQUISE — Vous me faites horreur ; que voulez-vous de moi ? □

LE CARDINAL — Je ne puis parler qu'en termes couverts, par la raison que je ne suis pas sûr de vous. Savez-vous où peut conduire un sourire féminin ? Savez-vous où vont les fortunes dont les racines poussent dans les alcôves ? ALESSANDRO est fils de pape, apprenez-le ; et quand le pape était à Bologne... Mais je me laisse entraîner trop loin.

LA MARQUISE — Prenez garde de vous confesser à votre tour. Si vous êtes frère de mon mari, je suis maîtresse d'ALESSANDRO.

LE CARDINAL — Vous l'avez été, marquise, et bien d'autres aussi. □

LA MARQUISE — Je l'ai été, oui, Dieu merci, je l'ai été. □

LE CARDINAL — J'étais sûr que vous commenceriez par vos rêves ; il faudra cependant que vous en veniez quelque jour aux miens. Ecoutez-moi, nous nous querellons assez mal à propos ; mais, en vérité, vous prenez tout au sérieux. Réconciliez-vous avec ALESSANDRO, et puisque je vous ai blessée tout à l'heure en vous disant comment, je n'ai que faire de le répéter. Laissez-vous conduire ; dans un an, dans deux ans, vous me remercierez. J'ai travaillé longtemps pour être ce que je suis, et je sais où l'on peut aller. Si j'étais sûr de vous, je vous dirais des choses que Dieu lui-même ne saura jamais. □

LA MARQUISE — N'espérez rien, et soyez assuré de mon mépris. (*Elle veut sortir.*) □

LE CARDINAL — Allez au palais ce soir, ou vous êtes perdue. □

LA MARQUISE — Mais enfin, parlerez-vous plus clairement ? Quel est votre but ? □

LE CARDINAL — Me prenez-vous pour un enfant, et croyez-vous qu'il suffise de me frotter les lèvres de miel pour me les desserrer ? Agissez d'abord, je parlerai après. Le jour où, comme femme, vous aurez pris l'empire nécessaire, non pas sur l'esprit d'ALESSANDRO duc de Florence, mais sur le cœur d'ALESSANDRO votre amant, je vous apprendrai le reste, et vous saurez ce que j'attends. □

LA MARQUISE — Voulez-vous que je vous dise, moi, ce que vous n'osez pas me dire ? Vous servez le pape, jusqu'à ce que l'empereur trouve que vous êtes meilleur valet que le pape lui-même. Vous espérez qu'un jour César vous devra bien réellement, bien complètement, l'esclavage de l'Italie, et ce jour-là, oh ! □ Ce jour-là, le roi de la moitié du monde pourrait bien vous donner en récompense le chétif héritage des cieux. Pour gouverner Florence en gouvernant le duc, vous vous feriez femme si vous pouviez. Mon imagination ne peut aller aussi loin que la vôtre, sans doute ; mais je crois que c'est à peu près cela. □

LE CARDINAL — Allez ce soir chez le duc, ou vous êtes perdue. □

LA MARQUISE — Perdue ? Et comment ? □

LE CARDINAL — Ton mari saura tout. □

LA MARQUISE — Faites-le, faites-le ! Je me tuerai. □

LE CARDINAL — Menace de femme ! Ecoutez-moi et ne vous jouez pas à moi. Que vous m'ayez compris bien ou mal, allez ce soir chez le duc. □

LA MARQUISE — Non. □

LE CARDINAL — Voilà votre mari qui entre dans la cour. Par tout ce qu'il y a de sacré au monde, je lui raconte tout, si vous dites non encore une fois. □

LA MARQUISE — Non, non, non ! (*Entre le marquis.*) Laurent, pendant que vous étiez à Massa, je me suis livrée à ALESSANDRO. Je me suis livrée, sachant qui il était, et quel rôle misérable j'allais jouer.

Mais voilà un prêtre qui veut m'en faire jouer un plus vil encore ; il me propose des horreurs pour m'assurer le titre de maîtresse du duc, et le tourner à son profit.

LE CARDINAL — Ah ! Corps du Christ ! (*il sort.*)

## ACTE IV

### SCENE 1

LE DUC — J'aurais voulu être là ; mais je ne conçois pas qui a pu empoisonner cette LUISA.

LORENZO — Ni moi non plus ; à moins que ce ne soit vous. □

LE DUC — FILIPPO doit être furieux ! On dit qu'il est parti pour Venise. Dieu merci, me voilà délivré de ce vieillard insupportable. Quant à la chère famille, elle aura la bonté de se tenir tranquille. Sais-tu qu'ils ont failli faire une petite révolution dans leur quartier ? On m'a tué deux Allemands.

LORENZO — Ce qui me fâche le plus, c'est que cet honnête Salviati a une jambe coupée. Avez-vous retrouvé votre cotte de mailles ? □

LE DUC — Non, en vérité ; j'en suis plus mécontent que je ne puis le dire. □

LORENZO — Méfiez-vous de Giomo ; c'est lui qui vous l'a volée. Que portez-vous à la place ?

LE DUC — Rien ; je ne puis en supporter une autre ; il n'y en a pas d'aussi légère que celle- là. □

LORENZO — Cela est fâcheux pour vous. □

LE DUC — Tu ne me parles pas de ta soeur.

LORENZO — C'est par oubli, car elle vous adore ; de grâce, seigneur, ayez quelque pitié pour elle ; dites quand vous voulez la recevoir, et à quelle heure il lui sera loisible de vous sacrifier le peu de vertu qu'elle a. □

LE DUC — Parles-tu sérieusement ?

LORENZO — Aussi sérieusement que la Mort elle-même. Je voudrais voir que ma soeur ne couchât pas avec vous. □

LE DUC — Où pourrais-je la voir ? □

LORENZO — Dans ma chambre, seigneur ; je ferai mettre des rideaux blancs à mon lit et un pot de réséda sur ma table.

LE DUC — Peste ! CATERINA est un morceau de roi. Eh ! Dis-moi, habile garçon, comment t'y es-tu pris ? □

LORENZO — Je vous dirai cela. □

LE DUC — Viens me prendre après souper ; nous irons ensemble à ta maison ; quant à la Cibo, j'en ai par-dessus les oreilles : hier encore, il a fallu l'avoir sur le dos pendant toute la chasse. Bonsoir, mignon. (*il sort*)

LORENZO — Dépêche-toi, soleil, si tu es curieux des nouvelles que cette nuit te dira demain.

### SCENE 2

PIETRO STROZZI — J'étais bien sûr que les Huit me renverraient absous...

FILIPPO — Avant de la mettre dans son dernier lit, laissez-moi l'embrasser. Lorsqu'elle était

couchée, c'est ainsi que je me penchais sur elle pour lui donner le baiser du soir.

PIETRO — Qui a tué ma sœur ? Car on ne meurt pas à son âge dans l'espace d'une nuit, sans une cause surnaturelle. Qui l'a tuée, que je le tue ? Répondez-moi, ou vous êtes mort vous-même.

FILIPPO — Tu ne te lèveras plus de ta couche; tu ne poseras pas tes pieds nus sur ce gazon pour revenir trouver ton père. Ô ma LUISA ! Il n'y a que Dieu qui ait su qui tu étais, et moi, moi, moi !

PIETRO — FILIPPO, le temps des larmes est passé.

FILIPPO — Enfant, sais-tu ce que c'est que le temps des larmes ? □

PIETRO — Les bannis se sont rassemblés à Sestino ; il est temps de penser à la vengeance ; marchons franchement sur Florence avec notre petite armée. Par le Ciel, j'élèverai à ma sœur un autre mausolée que celui-là. □

FILIPPO — Non pas moi ; allez sans moi, mes amis.

PIETRO — Nous ne pouvons nous passer de vous ; sachez-le, les confédérés comptent sur votre nom ; François Ier lui-même attend de vous un mouvement en faveur de la liberté. Il vous écrit, comme aux chefs des républicains florentins ; voilà sa lettre. □

FILIPPO — Dis à celui qui t'a apporté cette lettre qu'il réponde ceci au roi de France : "*Le jour où FILIPPO portera les armes contre son pays, il sera devenu fou.*"

PIETRO — Quelle est cette nouvelle sentence ? □

FILIPPO — Celle qui me convient. □

PIETRO — Ainsi vous perdez la cause des bannis, pour le plaisir de faire une phrase ? Lorsque j'allais chez les Pazzi, ne m'avez-vous pas dit : Emmène-moi ? Cela était-il différent alors ? □

FILIPPO — Très différent. Un père offensé qui sort de sa maison l'épée à la main, avec ses amis, pour aller réclamer justice, est très différent d'un rebelle qui porte les armes contre son pays, en rase campagne et au mépris des lois. □

PIETRO — Il s'agissait bien de réclamer justice ! Il s'agissait d'assommer ALESSANDRO ! Vous n'aimez pas votre pays, ou sans cela vous profiteriez d'une occasion comme celle-ci.

FILIPPO — Une occasion, mon Dieu, cela, une occasion ! (*Il frappe le tombeau.*) □

PIETRO — Laissez-vous fléchir. □

FILIPPO — Je n'ai pas une douleur ambitieuse ; laisse-moi seul, j'en ai assez dit. □

PIETRO — Vieillard obstiné ! Inexorable faiseur de sentences ! Vous serez cause de notre perte. □

FILIPPO — Tais-toi, insolent ! Sors d'ici. □

PIETRO — Allez où il vous plaira, nous agirons sans vous cette fois. Eh ! Mort de Dieu, il ne sera pas dit que tout soit perdu faute d'un traducteur de latin. □

FILIPPO — Ton jour est venu, FILIPPO ! Tout cela signifie que ton jour est venu. (*Il sort.*)

### SCENE 3

CATERINA — Notre mère est malade ; ne viens-tu pas la voir ? Renzo ? □

LORENZO — Ma mère est malade ? □

CATERINA — Hélas ! Je ne puis te cacher la vérité. J'ai reçu hier un billet du duc, dans lequel il me disait que tu avais dû me parler d'amour pour lui ; cette lecture a fait bien du mal à MARIA. □

LORENZO — Je ne t'ai jamais parlé de cela. N'as-tu pas pu lui dire que je n'étais pour rien là-dedans ? □

CATERINA — Je le lui ai dit. Pourquoi ta chambre est-elle aujourd'hui si belle, et en si bon état ? □

LORENZO — Le duc t'a donc écrit ? Cela est singulier que je ne l'aie point su. Et, dis-moi, que penses-tu de sa lettre ? □

CATERINA — Ce que j'en pense ? □

LORENZO — Oui, de la déclaration d'ALESSANDRO. Qu'en pense ce petit cœur innocent ?

CATERINA — Que veux-tu que j'en pense ? □

LORENZO — N'as-tu pas été flattée ? Un amour qui fait l'envie de tant de femmes ! Un titre si beau à conquérir, la maîtresse de... va-t'en, CATERINA, va dire à ma mère que je te suis. Sors d'ici. Laisse-moi ! Par le Ciel ! Quel homme suis-je donc ! J'allais corrompre CATERINA ; je crois que je corromprais ma mère. Pauvre CATERINA !

Tu mourrais comme Louise Strozzi, ou tu te laisserais tomber dans l'éternel abîme, si je n'étais pas là. Que de filles maudites par leurs pères rôdent au coin des rues, ou regardent leur tête rasée dans le miroir cassé d'une cellule, parce qu'elles ont écouté un ruffian moins habile que moi ! J'ai commis tellement de crimes, et si ma vie est un jour dans la balance d'un juge quelconque, il y aura d'un côté une montagne de sanglots ; mais il y aura peut-être de l'autre une goutte de lait pur tombée du sein de CATERINA qui aura nourri d'honnêtes enfants. □

Holà ! Holà ! Je viens vous avertir que le duc doit être tué cette nuit ; prenez vos mesures pour demain avec vos amis, si vous aimez la liberté. Je viens vous dire que le duc sera tué cette nuit ; tâchez d'agir demain pour la liberté de Florence. Le duc ALESSANDRO sera tué cette nuit !!!

#### SCENE 4

LE CARDINAL — Altesse, prenez garde à Lorenzo. □

LE DUC — Cardinal ! Asseyez-vous donc, et prenez un verre. □

LE CARDINAL — Je remplis mon devoir en vous avertissant. □

LE DUC — Qu'y-a-t-il d'effrayant ? □

LE CARDINAL — En passant sur la place, je l'ai vu de mes yeux sauter sur des poutres et des pierres comme un fou. Soyez certain qu'il mûrit dans sa tête quelque projet pour cette nuit.

LE DUC — Et pourquoi ces projets me seraient-ils dangereux ? □

LE CARDINAL — Faut-il tout dire, même quand on parle d'un favori ? Apprenez qu'il a dit publiquement qu'il vous tuerait cette nuit. □

LE DUC — Buvez donc un verre de vin, cardinal. Est-ce que vous ne savez pas que Renzo est ordinairement gris au coucher du soleil ? □

DON MAURIZIO — Altesse, défiez-vous de Lorenzo. Il a dit à trois de mes amis, ce soir, qu'il voulait vous tuer cette nuit. □

LE DUC — Et vous aussi, vous croyez aux fables ? □

DON MAURIZIO — Ce que je dis, je puis le prouver. □

LE DUC — Asseyez-vous donc, et trinquez avec le cardinal ; vous ne trouverez pas mauvais que j'aïlle à mes affaires. (*Entre Lorenzo.*) Eh bien ! Mignon, est-il déjà temps ? □

LORENZO — Il est minuit. □

LE DUC — Quels gants faut-il prendre ? Ceux de guerre ou ceux d'amour ? □

LORENZO — Ceux d'amour, Altesse. □

LE DUC — Soit, je veux être galant. (*Ils sortent.*) □

DON MAURIZIO — Que dites-vous de cela, cardinal ? □

LE CARDINAL — Que la volonté de Dieu se fait malgré les hommes.

#### SCENE 5

LORENZO — Eh, mignon ! Eh, mignon ! Mettez vos gants neufs, un plus bel habit que cela, tra lala ! Faites-vous beau, la mariée est belle. Mais, je vous le dis à l'oreille, prenez garde à son petit couteau.

LE DUC — La soirée est froide. Les étoiles sont brillantes. □

LORENZO — C'est bon signe pour demain. □

LE DUC — Giomo, toi reste ici, devant la maison. Ne quitte pas la porte des yeux. Empêche quiconque de sortir... Je dis bien quiconque... □ J'ai des frissons, mignon... □

LORENZO — Marchons plus vite... □

GIOMO — Je comprends! C'est une affaire d'amour. Par le froid qu'il fait, j'aimerais mieux un verre de vin que toutes les femmes du monde. (*Il se promène.*) A quoi bon regarder cette porte ? Que fais-je ici ? Je gèle. Et puis, que peut risquer le duc avec Lorenzaccio le couard.

Je ne vais pas rester là juste pour une histoire de... Allons, je vais me chauffer dans la chambre du duc en l'attendant... □

LE DUC — Je suis transi, il fait vraiment froid. (*Il ôte son épée.*) Eh bien ! Mignon, qu'est-ce que tu fais donc ? □

LORENZO — Je cache votre arme sous votre chevet. Il est bon d'avoir toujours une arme sous la main. □

LE DUC — Tu crois qu'il y a quelque chose à craindre ici ? □

LORENZO — Je ne vois que moi qui puisse troubler votre repos dans la maison... □

LE DUC — En ce cas tu me permettras d'être tranquille... □ Au fait tu sais que je n'aime pas les bavardes, tu m'as dit que CATERINA était une belle parleuse et moi la poussière des bouquins me prend à la gorge. Pour éviter les conversations, je vais me mettre au lit. Va donc la chercher. □

LORENZO — Dans un instant. Je ne vous demande qu'une grâce, c'est d'éteindre un peu la flamme des lumières. Ses pas sont encore timides... □

LE DUC — L'obscurité c'est l'impunité des femmes... Fais ce que tu voudras. Faire la cour à la française... cela m'a toujours paru très sot et tout à fait digne d'un Français. Et puis, une femme! c'est un ange tant qu'on la désire ; dès qu'on la tient ce n'est plus qu'une femme. On la fâcherait bien d'ailleurs si on la prenait au mot chaque fois qu'elle dit : non. Que Lorenzo fasse la cour en mon nom! Il est fait pour cela ! C'est lui qui me présente la coupe du plaisir et c'est moi qui la vide... Je vais faire semblant de dormir ; ce sera peut-être cavalier, mais ce sera plus commode. (*Lorenzo sort*) □

LORENZO — Le moment est venu, tu n'hésites pas ?

SCORONCONCOLO — Tête-Dieu ! En avant ! □

LORENZO — Dormez-vous Seigneur ? (*il le frappe.*) □

LE DUC — C'est toi, Renzo ? □

LORENZO — Seigneur, n'en doutez pas. (*il le frappe de nouveau.*) □

SCORONCONCOLO — Est-ce fait ? Ôte toi de là, maître que je le frappe ! □

LORENZO — Je ne peux pas, ce chien furieux tient mon pouce entre ses dents, il me le broie. Ah ! Le cœur me manque. Dépêche toi de le tuer, sinon il me coupera le doigt. Enfonce la dague plus loin dans sa gorge. Ça y est, il meurt. Enfin ! Ce doigt sera mutilé pour toujours ! Je garderai jusqu'à la mort cette bague sanglante, inestimable diamant. □

SCORONCONCOLO — Entrailles du Christ, c'est le duc de Florence ! □

LORENZO — Oui, c'est lui, c'est bien lui ! Que la nuit est belle ! Que l'air du ciel est pur !

Respire, respire, mon cœur ! □

SCORONCONCOLO — Viens, maître, nous en avons trop fait. Sauvons-nous. □

LORENZO — Que je suis fatigué ! Ce taureau a soutenu un rude assaut. Je suis baigné de sueur et de sang... □

SCORONCONCOLO — Pourvu que les voisins n'aient rien entendu ! □

LORENZO — Ne te souviens-tu pas qu'ils sont habitués à notre tapage ? Laisse moi savourer cet instant de ma vie. Ah ! Je me sens bien maintenant ! Ma poitrine s'élargit. Souillures, infamies, ce sang vous a lavées, Lorenzaccio n'est plus. Lève-toi Lorenzo de Medici !



CATERINA — J'ai cru entendre des bruits sinistres, des voix étouffées. Grand Dieu, du sang, partout du sang...□

SCORONCONCOLO — Ce n'est rien Monna Cattina, rassure-toi, en jouant avec moi, ton frère m'a fait saigner du nez...□

CATERINA — Toujours cet homme avec toi. Renzo il me fait peur, parle-moi. J'ai peur□de cet homme, j'ai peur de ce sang, j'ai peur de toi aussi...□

LORENZO — Viens m'embrasser et rassure-toi, désormais je n'ai plus d'ennemi, voici le bras de Lorenzo le vengeur.□

CATERINA — De qui veux-tu te venger ?□

LORENZO — De personne désormais. Je n'ai plus d'ennemis, et mon cœur est toute miséricorde.

CATERINA — Moi aussi. Je ne hais qu'un seul homme.

LORENZO — Nomme-le.

CATERINA — Ton Duc barbare et grossier! Croirais-tu qu'hier, en passant sous ma fenêtre, il a eu l'audace de m'envoyer un baiser ?

LORENZO — Il ne le fera plus. Viens voir.

CATERINA — Voir quoi?

LORENZO — Viens, te dis-je. Je veux te montrer sur ce lit un cadavre sanglant.□

CATERINA — Laisse-moi, tu me fais peur. Laisse-moi m'en aller, ta tête s'est égarée

LORENZO — Non, CATERINA, j'ai toute ma raison. Regarde, tu vois bien qu'il est mort.

CATERINA — Horreur ! Un assassinat ! Quel rêve affreux.□

LORENZO — Non, c'est un rêve délicieux, cet homme était haï de tous et moi seul je l'ai tué.

Cet homme voulait t'acheter pour une poignée de ducats et c'est moi qui t'ai vendue...□

Et tu vois, là sur le lit où il t'attendait, comme une courtisane, moi je l'ai égorgé comme un porc. Ai-je fait mal de le tuer ?□

CATERINA — Il a cru que je viendrais ? L'as-tu bien tué ? Ne respire-t-il pas encore ? Ecarte cette couverture que je le regarde en face, je n'ai plus peur, tu vois bien que je ne tremble plus ! Hideux cadavre de réprouvé, sois maudit ! Celle que tu croyais damner avec toi, te crache au visage !□

LORENZO — Ma sœur c'est bien, embrasse celui qui t'a vengée !□

CATERINA — Oh mon frère ! Je l'avais toujours dit que tu te relèverais... Coupe cette tête et porte-la au peuple.□

LORENZO — Non, CATERINA, échappons à cette bête féroce qu'on appelle le peuple. Je n'ai pas tué ALESSANDRO pour mettre sa couronne sur ma tête, je l'ai tué pour guérir mes blessures, pour retrouver le sommeil. A présent je ne désire plus rien.□

CATERINA — Alors il te faut fuir. Chaque instant peut te perdre. Rejoins FILIPPO Strozzi□à Venise. Fuis, Renzo, fuis, je te le demande à genoux.

LORENZO — Fuir comme un coupable ? Et bien soit, partons. Adieu CATERINA, toi seule qui n'as jamais douté de moi.□(*ils sortent.*)

## ACTE V

### SCENE 1

DON MAURIZIO, à *Giomo* — On l'a enterré là ?□

GIOMO — Ma foi, oui, dans la sacristie. Que voulez-vous ? Si le peuple apprenait cette mort- là, elle pourrait en causer bien d'autres. Lorsqu'il en sera temps, on lui fera des obsèques publiques.

En attendant, nous l'avons emporté dans un tapis. □

DON MAURIZIO — Toute cette hideuse affaire a transpiré ; nous sommes morts si elle se confirme ; on nous massacrera. Qu'allons-nous devenir ? □

PLUSIEURS SEIGNEURS *s'approchent* — Nous sera-t-il bientôt permis de présenter nos devoirs à son Altesse ? Qu'en pensez-vous, messieurs ? □ *Entre Cibo*

LE CARDINAL CIBO — Oui, messieurs, vous pourrez entrer dans une heure ou deux ; le duc a passé la nuit à une mascarade, et il repose dans ce moment. □

LES COURTISANS — Retirons-nous ; le duc est encore couché. Il a passé la nuit au bal.

DON MAURIZIO — Eh bien ! Cardinal, qu'y a-t-il de décidé ? □

LE CARDINAL — *Primo alvuso non deficit alter, Aureus, et simili fronde scit virga metallo*

DON MAURIZIO — Voilà qui est admirable, mais qu'est ce que ça veut dire... □

GIOMO — Que bonnet blanc est blanc bonnet ! □ (*il sort*)

## SCENE 2

LORENZO — FILIPPO ! Je t'apporte le plus beau joyau de ta couronne. □

FILIPPO — Qu'est-ce que tu jettes là ? Une clef ? □

LORENZO — Cette clef ouvre ma chambre, et dans ma chambre est ALESSANDRO de Medici, mort de la main que voilà. □

FILIPPO — Vraiment ! Vraiment ! Tu l'as fait. □

LORENZO — Crois-le si tu veux. Tu le sauras par d'autres que par moi. □

FILIPPO — ALESSANDRO est mort ! Cela est-il possible ? La liberté est donc sauvée ! N'as-tu pas averti nos amis ? Ont-ils l'épée à la main à l'heure qu'il est ? □

LORENZO — Je les ai avertis, j'ai frappé à toutes les portes républicaines avec la constance d'un frère quêteur ; je leur ai dit de frotter leurs armes ; qu'ALESSANDRO serait mort quand ils s'éveilleraient. Je pense qu'à l'heure qu'il est, ils se sont éveillés plus d'une fois, et rendormis à l'avenant.

FILIPPO — L'as-tu dit à Corsini ? □

LORENZO — A tout le monde ; je l'aurais dit, je crois, à la lune, tant j'étais sûr de n'être pas écouté. □

FILIPPO — Pourquoi n'es-tu pas sorti, la tête du duc à la main ? Le peuple t'aurait suivi comme son sauveur et son chef. □

LORENZO — J'ai laissé le cerf aux chiens ; qu'ils fassent eux-mêmes la curée. □

FILIPPO — Tu méprises à ce point les hommes ? □

LORENZO — Je ne les méprise point ; je les connais. Je suis persuadé qu'il y en a très peu de très méchants, beaucoup de lâches, et un grand nombre d'indifférents. □

FILIPPO — Je suis plein de joie et d'espoir ; le cœur me bat malgré moi. □

LORENZO — Tant mieux pour vous.

FILIPPO — Puisque tu n'en sais rien, pourquoi en parles-tu ainsi ? Il faut une étincelle pour allumer une forêt ; mais l'étincelle peut sortir d'un caillou, et la forêt prend feu. C'est ainsi que l'éclair d'une seule épée peut illuminer tout un siècle. □

LORENZO — Je ne nie pas l'histoire ; mais je n'y étais pas.

FILIPPO — Laisse-moi, si je suis un rêveur, laisse-moi ce rêve-là ? □

LORENZO — Pourquoi ouvrez-vous la fenêtre ? □

FILIPPO — Mon Brutus ! Mon grand Lorenzo ! La liberté est dans le ciel ; je la sens, je la respire. □

LORENZO — FILIPPO ! FILIPPO ! Point de cela ; fermez votre fenêtre ; toutes ces paroles me

font mal. □

FILIPPO — Tu deviens pâle comme un mort. Qu'as-tu donc ? □

LORENZO — N'as-tu rien entendu ? Ecoute... □

UNE VOIX DEHORS — *"A tout homme, noble ou roturier, qui tuera Lorenzo de Medici, traître à la patrie, et assassin de son maître, en quelque lieu et de quelque manière que ce soit, sur toute la surface de l'Italie, il est promis par le conseil des Huit à Florence : 1° quatre mille florins d'or sans aucune retenue ; 2° une rente de cent florins d'or par an, pour lui durant sa vie, et ses héritiers en ligne directe après sa mort ; 3° la permission d'exercer toutes les magistratures, de posséder tous les bénéfices et privilèges de l'Etat, malgré sa naissance s'il est roturier ; 4° grâces perpétuelles pour toutes ses fautes, passées et futures, ordinaires et extraordinaires. »* □ Signé de la main des HUIT. □

LORENZO — Eh bien ! FILIPPO, vous voyez bien que je l'ai tué. □

FILIPPO — Silence ! Quelqu'un monte l'escalier. Cache toi dans cette chambre. □

LORENZO — Ma mère est morte. Venez donc faire un tour de promenade, FILIPPO.

FILIPPO — Je vous en supplie, mon ami, ne tentez pas la destinée. □

LORENZO — Au moment où j'allais tuer Clément VII, ma tête a été mise à prix à Rome ; il est naturel qu'elle le soit dans toute l'Italie, aujourd'hui que j'ai tué ALESSANDRO ; si je sortais d'Italie, je serais bientôt sonné dans toute l'Europe, et à ma mort, le bon Dieu ne manquera pas de faire placarder ma condamnation éternelle dans tous les carrefours de l'immensité.

FILIPPO — Vous n'êtes pas changé, Lorenzo. □

LORENZO — Non, en vérité ; je porte les mêmes habits, je marche toujours sur mes jambes, et je bâille avec ma bouche ; il n'y a de changé en moi qu'une misère : c'est que je suis plus creux et plus vide qu'une statue de fer blanc. □

FILIPPO — Redevenez un homme ; vous avez beaucoup fait, mais vous êtes jeune.

LORENZO — Je suis plus vieux que le bisaïeul de Saturne ; je vous en prie, venez faire un tour de promenade. □

FILIPPO — Votre esprit se torture dans l'inaction ; c'est là votre malheur. □ Vous avez des travers, mon ami.

LORENZO — J'en conviens ; si les républicains ne font rien à Florence, c'est là un grand travers de ma part. Qu'une centaine de jeunes étudiants, braves et déterminés, se soient fait massacrer en vain ; qu'un un planteur de choux, soit élu à l'unanimité à la place du conducteur de bœufs ; oh ! Je l'avoue, ce sont là aussi des travers impardonnables, et qui me font le plus grand tort. □

FILIPPO — Ne raisonnons pas sur un événement qui n'est pas achevé. L'important est de sortir d'Italie ; vous n'avez pas encore fini sur la terre. □

LORENZO — J'étais une machine à meurtre, mais à un meurtre seulement. Sortons, je vous en prie. □

FILIPPO — Tu te feras tuer dans toutes ces promenades. □

LORENZO — Cela m'amuse de les voir. La récompense est si grosse qu'elle les rend presque courageux. Hier, un grand gaillard à jambes nues m'a suivi un gros quart d'heure au bord de l'eau, sans pouvoir se déterminer à m'assommer. Le pauvre homme portait une espèce de couteau long comme une broche ; il le regardait d'un air si penaud qu'il me faisait pitié ; c'était peut-être un père de famille qui mourait de faim.

FILIPPO — ô Lorenzo ! Lorenzo ! Ton cœur est très malade ; c'était sans doute un honnête homme ; pourquoi attribuer à la lâcheté du peuple le respect pour les malheureux ?

LORENZO — Attribuez cela à ce qui vous vaudrez. Je vais faire un tour au Rialto. (*il sort.*)

FILIPPO — Holà ! Holà ! Prenez une épée et tenez-vous à une distance convenable du seigneur Lorenzo, de manière à pouvoir le secourir si on l'attaque.

SCORONCONCOLO — Monseigneur, Lorenzo est mort. Un homme était caché derrière la porte, qui l'a frappé par-derrière comme il sortait. □

FILIPPO — Courons vite ; il n'est peut-être que blessé. □

SCORONCONCOLO — Ne voyez-vous pas tout ce monde ? Le peuple s'est jeté sur lui. Dieu de miséricorde ! On le pousse dans la lagune. □

FILIPPO — Quelle horreur ! Quelle horreur ! Eh ! Quoi ! Pas même un tombeau ? (*il sort.*)

### SCENE 3

LE MARCHAND — N'est-ce pas le marquis de Cibo qui passe là ? Il me semble qu'il donne le bras à sa femme. □

L'ORFEVRE — Il paraît que ce bon marquis n'est pas d'une nature vindicative. Qui ne sait pas à Florence que sa femme a été la maîtresse du feu duc ?

LE MARCHAND — Ils paraissent bien raccommoés. □

L'ORFEVRE — La perle des maris, en vérité ! Avaler ainsi une couleuvre aussi longue que l'Arno, cela s'appelle avoir l'estomac bon. Si c'est un original, il n'y a rien à dire. □

LE MARCHAND — Faites attention à mes paroles. Le feu duc ALESSANDRO a été tué l'an 1536, qui est bien l'année où nous sommes. Il avait trente-six ans ; remarquez-vous cela ? Mais ce n'est encore rien. Il est mort le 6 du mois ; ah ! ah ! Ecoutez maintenant. Il est mort à six heures de la nuit. Qu'en pensez-vous, père Mondella ? Voilà de l'extraordinaire, ou je ne m'y connais pas. Ne dites rien encore. Il avait six blessures. Eh bien ! Cela vous frappe-t-il à présent ? Il avait six blessures, à six heures de la nuit, le 6 du mois, à l'âge de trente-six ans, l'an 1536. Maintenant, un seul mot : il avait régné six ans. □

L'ORFEVRE — Quel galimatias me faites-vous là, voisin ? □

LE MARCHAND — Comment ! Comment ! Vous êtes donc absolument incapable de calculer ? Vous ne voyez pas ce qui résulte de ces combinaisons surnaturelles que j'ai l'honneur de vous expliquer ? □

L'ORFEVRE — Non, en vérité ; je ne vois pas ce qui en résulte. □

LE MARCHAND — Il en résulte que six six ont concouru à la mort d'ALESSANDRO. La chose est plus grave qu'on ne pense ; je vous le dis comme à un ami. □

L'ORFEVRE — Allez vous promener ; je suis un homme vieux, mais pas encore une vieille femme. □

LE MARCHAND — On dit que le provéditeur, Roberto Corsini, est allé hier soir à l'assemblée des républicains, au palais Salviati. □

L'ORFEVRE — Rien n'est plus vrai ; il a offert de livrer la forteresse aux amis de la liberté, avec les provisions, les clefs, et tout le reste. □

LE MARCHAND — Et il l'a fait, voisin ? C'est une trahison de haute justice. □

L'ORFEVRE — Ah bien, oui ! On a braillé, bu du vin sucré, et cassé des carreaux ; mais la proposition de ce brave homme n'a même pas été écoutée. Comme on n'osait pas faire ce qu'il voulait, on a dit qu'on doutait de lui, et qu'on le soupçonnait de fausseté dans ses offres. Mille millions de diables ! Que j'enrage ! Bonsoir, voisin, le sang me démange, il faut que j'aille voir ce qui se passe au palais. □

LE MARCHAND — Attendez donc, voisin ; je vais avec vous.

### SCENE 4

LE CARDINAL CIBO — *Sur une estrade, à Côme de Medici.* Seigneur de Medici, vous êtes duc de Florence. Avant de recevoir de mes mains la couronne que le Pape et l'Empereur m'ont chargé de vous confier, il m'est ordonné de vous faire jurer quatre choses. □

COMO — Lesquelles, Cardinal ?

LE CARDINAL — Faire la justice sans restriction ; ne jamais rien tenter contre l'autorité de Charles Quint ; venger la mort d'ALESSANDRO, et bien traiter le seigneur Giulio et la signora Giulia, ses enfants naturels. □

COME — Comment faut-il que je prononce ce serment ?

LE CARDINAL — Sur l'Évangile. *(il lui présente l'Évangile.)* □

COME — Moi, Côme de Medici, je le jure à Dieu, et à vous, cardinal. Maintenant donnez-moi la main. *(Ils s'avancent vers le peuple. On entend Côme parler dans l'éloignement.)* □ « Très nobles et très puissants Seigneurs.

*« Le remerciement que je veux faire à vos très illustres et très gracieuses seigneuries, pour le bienfait si haut que je leur dois, n'est pas autre que l'engagement qui m'est bien doux, à moi si jeune comme je suis, d'avoir toujours devant les yeux, en même temps que la crainte de Dieu, l'honnêteté et la justice, et le dessein de n'offenser personne, ni dans les biens, ni dans l'honneur, et quant au gouvernement des affaires, de ne jamais m'écarter du conseil et du jugement des très prudentes et très judicieuses seigneuries auxquelles je m'offre en tout, et recommande bien dévotement. »*

**FIN**